



BONNE ANNÉE

LE PRÉCURSEUR

Vol. XVII — 34^e année ● JANVIER-FÉVRIER 1953 ● Montréal — N° 7

Le Précurseur

Par an: \$1.00
A vie: \$20.00

Bulletin bimestriel publié par les Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque de Montréal.

Les abonnements commencent
avec janvier ou juillet.

2900, CHEMIN SAINTE-CATHERINE
CÔTE-DES-NEIGES, MONTRÉAL (26)

Vol. XVII, 34^e année

MONTRÉAL, JANVIER-FÉVRIER 1953

N^o 7

SOMMAIRE

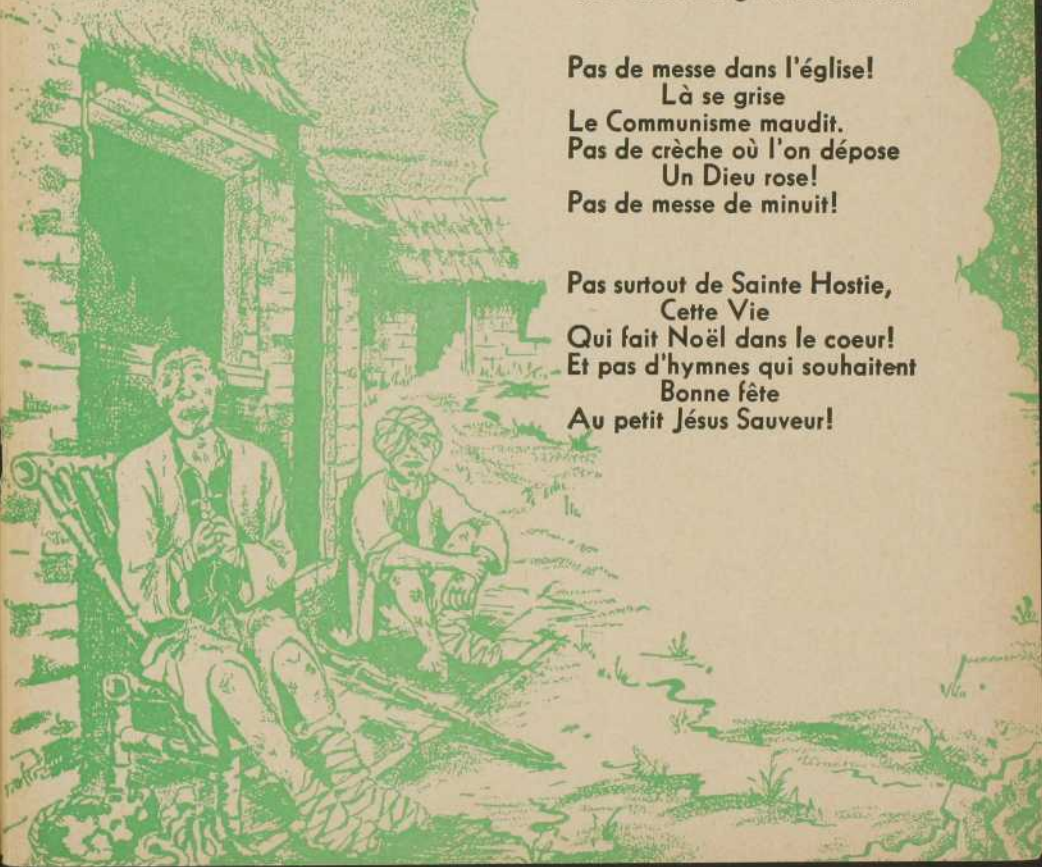
<i>La complainte du lépreux</i>	283
La Rédaction	
<i>Noël à Manguito</i>	285
Sœur Marie-Hermine	
<i>Balara</i>	287
Sœur Saint-Jean-de-l'Eucharistie	
<i>L'Exposition Missionnaire de Springfield</i>	291
La Rédaction	
<i>A la Mission du Saint-Esprit de Québec</i>	292
La Rédaction	
<i>L'enfant cubain</i>	295
Sœur Léon-Joseph	
<i>Plus forte qu'une armée rangée en bataille</i>	298
Sœur Joseph-du-Sauveur	
<i>Le Spartacus Noir</i>	300
Sœur Marie-Théodore	
<i>La famille japonaise et la civilisation moderne</i>	306
Sœur de l'Enfant-Jésus	
<i>Ce bon M. Ouchi</i>	309
Sœur Sainte-Anne	
<i>Sofia, la petite bossue</i>	312
Sœur Sainte-Françoise	
<i>Ungano a Cingawawa</i>	314
Sœur Marie-Délia	
<i>Un héros de dix ans</i>	317
M. Luis Mtonga	
<i>Deux historiottes de Kaseye</i>	319
Sœur Sainte-Bernadette	
<i>L'habitation paysanne en Haïti</i>	321
Sœur Saint-Pierre	
<i>Le bienheureux Théophile Vénard</i>	323
Chanoine F. Trochu	
<i>Au Noviciat</i>	326
<i>Nécrologie</i>	327

LA Complainte DU LÉPREUX

Monte, perce la nuit sainte,
Ma complainte,
Trouve le Maître du ciel
Par delà la mer d'étoiles
Et dévoile
Que Shek Lung est sans Noël.

Pas de messe dans l'église!
Là se grise
Le Communisme maudit.
Pas de crèche où l'on dépose
Un Dieu rose!
Pas de messe de minuit!

Pas surtout de Sainte Hostie,
Cette Vie
Qui fait Noël dans le coeur!
Et pas d'hymnes qui souhaitent
Bonne fête
Au petit Jésus Sauveur!



Pas de pétards qui saluent
Sa venue!
Pas non plus de réveillon
Sous la ronde des lanternes!
L'île terne
Subit le joug du démon.

Ah! Jésus, quelle tristesse
Les oppresse
Tes lépreux, les rejetés.
Plus personne qui les aime :
On a même
Expulsé la Charité.

Plus de mains douces qui pansent
Leurs souffrances!
Plus un mot de réconfort!
Ils caressent en silence
L'espérance
D'un coup furtif de la mort.

Monte, perce la nuit sainte,
Ma plainte,
Dis la peine des lépreux;
Dis qu'ils veulent comme étrennes
Que reviennent
Les apôtres du bon Dieu.

M. I. C.





NOËL Manequito

par Sœur MARIE-HERMINE¹, M. I. C.

Depuis quelques jours, une joyeuse animation règne dans le village. Les petits marchands ambulants circulent avec plus d'entrain; les vendeurs de poules, d'oies ou de dindes offrent gaiement leurs volailles. Ici et là, on rafraîchit soit la façade soit l'extérieur de sa maison, et les vitrines des magasins étalent, au milieu de jolis décors, la série des cadeaux: jouets, bibelots, etc., qui sous tous les cieus ravissent grands et petits. Soldats et poupées, balles et fusils, chameaux et moutons fraternisent des plus gentiment à l'ombre des sapins artificiels ou à la lueur rose des lanternes de fête.

Rares sont les familles où, dans la pièce d'entrée, le traditionnel *nacimiento* n'a pas été dressé. Ici se retrouve non seulement la grotte de Bethléem avec l'Enfant Jésus, la divine Mère et le bon saint Joseph, mais une bonne partie de l'arche de Noé: à part l'âne et le bœuf et les doux agneaux qu'offrent parfois une cinquantaine de bergers, l'on voit les chameaux des Rois Mages, des girafes, des chevaux, de petits et gros porcs, des chiens, des chats, des canards, des lapins, des poules, des oiseaux, des poissons et que sais-je encore? Plus on est riche, plus il importe de bien garnir son *nacimiento*! Là où il est impossible de se payer tant de luxe, l'on érige au moins un petit arbre de Noël que l'on décore de son mieux.

Au *Colegio*, chaque classe a son « petit Jésus » reposant dans une grotte sombre ou sur la paille fraîche. Avec ses parents ou seul dans l'étable, le doux Enfant sourit quand même partout. A la chapelle, le cher bambino est si aimable, si doux, si attirant, que personne ne résiste à ses charmes! Trois boutons de rose s'épanouissent à ses pieds, tandis qu'une guirlande et des gerbes fleuries décorent notre humble sanctuaire.

Les tableaux noirs sont ornés de dessins de Noël: petite église de village avec la palme symbolique de notre patrie d'adoption; feuilles de houx, fleurs

1. Véronique BERNATCHEZ, de Pont-Rouge.

de Pascua, bougies de fête, maison canadienne encadrée de sapins verts et tout enfouie dans la neige, évocation du cher pays natal où nous volons par la pensée en cette soirée incomparable.

Onze heures! Il serait difficile maintenant de nous croire en Canada! La nuit est délicieusement calme et douce, le ciel parsemé d'étoiles. Tandis qu'avec deux compagnes nous filons en voiture sur la route d'Amarillas, nous voyons, amusées, les gens qui circulent dans la rue en vêtements légers, ou qui se bercent tranquillement au portail de leur demeure.

A minuit moins vingt, nous sommes au petit village où, avec quelques élèves et un groupe de jeunes filles, nous devons chanter la messe de minuit. L'église est toute radieuse sous sa parure de palmes et de fleurs. Une foule recueillie remplit déjà le modeste sanctuaire. Un *Çà, bergers...* sert de marche d'entrée, puis vient la Messe des Anges.

A l'Office de l'aurore, nous chantons trois cantiques en espagnol dont deux sont des traductions de *Les Anges dans nos campagnes* et *Il est né, le divin Enfant*.

Retour dans la nuit claire. Au petit réfectoire de la Communauté, il y a réveil avec nos chères compagnes qui presque en même temps que nous sont revenues de l'église paroissiale de Manguito.

A 9 heures, c'est la messe du jour où nous répétons les cantiques de la nuit, puis a lieu le dépouillement du courrier. Quelle joie de savourer le message d'une bonne maman, les vœux d'un cher papa, les missives enjouées des frères et sœurs, ou parfois les lettres de bienfaiteurs ou amis dévoués!

Quelques-uns de nos charitables voisins ou des parents de nos élèves nous ayant fait cadeau de fruits, de gâteaux ou de bonbons, Sœur Supérieure nous envoie partager ces gâteries avec des familles pauvres du village. Grand-mère Pastora, la petite Térésita, fillette infirme, le bon vieillard qui nous vend des œufs, notre prévenant facteur et autres ont leur part de douceurs, d'images pieuses ou encore de vêtements provenant du Canada. Il serait bien difficile de dire qui est le plus heureux: de ceux qui reçoivent ou des chanceuses chargées de la distribution!

Au cours de la journée, les RR. PP. des Missions-Étrangères viennent fraternellement nous offrir leurs vœux. Comme il y a souper de fête le soir, au presbytère, nous préparons les différents mets à la canadienne, ce que tous savent apprécier, surtout en des jours de pleine activité comme sont à Cuba ceux de Noël ou de Pâques. En effet, nombreuses sont les familles qui profitent de ces solennités pour faire baptiser leurs enfants de tous âges, car ici on ne se préoccupe guère de faire régénérer les enfants aussitôt après leur naissance.

Et notre Noël s'achève aux pieds du bon Maître, dans la prière du soir. C'est encore le mot *reconnaissance* qui traduit le mieux nos sentiments; nous le disons au bon Dieu d'abord, puis à nos bien-aimés parents et amis, à tous nos généreux bienfaiteurs qui nous permettent de goûter non seulement la joie de recevoir mais le bonheur si doux de donner, de faire des heureux!



ou

Le pique-nique offert à l'Enfant Jésus

par Sœur SAINT-JEAN-DE-L'EUCCHARISTIE¹, M. I. C.

Balara! Quel nom fascinateur tout miroitant d'excursions de plaisir! Balara, c'est peut-être aux Philippines l'unique endroit du genre. On en rêve chez les élèves des grades inférieurs qui n'obtiennent jamais permission d'y aller pique-niquer. Aussi, quand les aînés du sixième grade et de la *High School* montent dans les gros autobus jaunes, avec sous le bras des paniers de bonnes choses et du bonheur plein les yeux, oh! comme on les envie, comme on a hâte d'être grand!

Cette année, mes petites du quatrième grade croient avoir trouvé un juste motif d'aller à Balara. Diplomates, elles l'exposeront à Sœur Supérieure pendant la neuvaine préparatoire à Noël, la belle *Aguinal do*, où l'on ne peut rien refuser aux enfants.

Le jour des bulletins, Aurora, neuf ans, saisit l'occasion aux cheveux et s'avance hardiment vers Sœur Supérieure: « Sœur Supérieure, dit-elle d'un petit ton clair et ferme, en l'honneur du beau jubilé de votre cher Institut voulez-vous nous accorder, pour cette année, le privilège d'une excursion à Balara? » Toute la classe rit sous cape: Sœur Supérieure est bien attrapée! Mais celle-ci, placée plus haut, juge des inconvénients: accorder la permission à une classe signifie l'accorder à toutes les autres, c'est-à-dire à mille élèves dont huit cents ne possèdent pas encore beaucoup le sens des responsabilités. Pour ne pas causer une trop grosse peine, Sœur Supérieure répond, assez mais pas trop encourageante: « J'y penserai. » On tape des mains; on se voit déjà dans les gros autobus jaunes...

1. Jeanne MOQUIN, d'Eastman, P. Q.

Les vacances de Noël passées, l'excursion ne vient toujours pas. Le 18 janvier, on n'y tient plus. Une élève hasarde la brûlante question: « A quand le pique-nique à Balara? » Ne gardant aucune illusion sur le « j'y penserai » de Sœur Supérieure, je crois devoir tirer de la circonstance une belle leçon de charité et de générosité.

« Qui veut aller à Balara? »

Quarante-huit fillettes lèvent les deux mains.

« Quel est le prix du voyage? »

— Cinquante *centavos*!

— Qui peut les donner? »

Toutes les mains s'agitent encore en l'air.

« Qui aime le petit Jésus? »

Les mains remontent très hautes.

« Qui veut faire un beau sacrifice pour Jésus? »

On commence à comprendre: le geste se répète beaucoup moins preste...

Alors je parle d'un hôpital de la banlieue où des enfants frappés par la polio sont immobilisés sur leurs petits lits et prisonniers d'appareils destinés à améliorer leur état mais qui les font quand même souffrir. Ils ne peuvent ni

SŒUR GENEVIÈVE-DE-NANTERRE (GENEVIÈVE SAINT-PIERRE, DE MONTRÉAL) ET SES ÉLÈVES
À L'ACADÉMIE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION DE GAGALANGIN, MANILLE.



marcher, ni courir, ni jouer et ne reçoivent guère de douceurs. Leurs repas consistent en une portion de riz et de légumes. Ces pauvrets sont les amis de Jésus puisqu'il leur prête sa croix. Ne sont-ils pas une partie de son Corps Mystique comme on l'a appris au catéchisme? Ce que l'on fera pour eux sera fait à Jésus... Des débats intérieurs se traduisent sur les frimousses devenues songeuses...

Les mains sont maintenant toutes très hautes. C'est à l'unanimité que l'on s'écrie: « Oui, je veux offrir mon pique-nique à l'Enfant Jésus! »

Il est entendu que chacune prendra les cinquante *centavos* sur l'argent de ses menus plaisirs.

La première à me remettre son offrande est Alicia, dont la maisonnette brûla dans une conflagration. J'hésite à accepter la somme: « Non, non, ma Sœur, prenez cet argent; c'est ce que papa m'a donné pour mes coca-cola de la semaine. Je boirai de l'eau pendant cinq jours et ça ne me rendra pas malade. » Vu l'extrême chaleur du pays, même chez les pauvres, on considère les *coke* comme boisson indispensable. C'est pourquoi nos élèves, dont la plupart ne déjeunent pas, s'achètent ce rafraîchissement et un petit pain à l'heure de la récréation.

D'autres enfants marchèrent pour épargner le prix du voyage; d'autres se contentèrent de biscuits à meilleur marché... J'en ai eu les larmes aux yeux de ces généreux sacrifices. Ce qui les rehausse encore, c'est que les parents les ont ignorés, ainsi que je l'apparis dans la suite. Leurs noms inscrits sur un beau papier rouge et déposés aux pieds du Sacré-Cœur, je promis solennellement de conduire chaque semaine un groupe d'élèves à l'Hôpital orthopédique pour y faire la distribution des friandises aux petites victimes de la polio. Et maintenant je vous présente Anna-Maria, la jeune infirme cause première de nos visites à cet hôpital.

Anna-Maria

Anna-Maria a douze ans et se trouve l'aînée d'une famille de sept enfants. Atteinte en bas âge de la polio, elle ne put recevoir les soins nécessaires: c'était la guerre et la dévastation régnait dans Manille.

Je la découvris se traînant sur le plancher un jour que je visitais ses parents pour une affaire de certificat de baptême. Physiquement, elle n'est qu'à moitié développée: ses jambes pendent grêles et sans force comme deux loques. Psychiquement, c'est une enfant normale, voire d'une intelligence éveillée. Elle me raconta son chagrin de ne pouvoir étudier comme ses frères et sœurs, et surtout de ne pouvoir faire sa première communion. En moi-même je résolus de l'aider.

J'entrepris aussi une série de démarches pour obtenir son admission à un hôpital gratuit: on n'est pas riche chez Anna-Maria.

Le 8 décembre 1951, son père la transportait à la chapelle de notre Académie de l'Immaculée-Conception pour la grande Rencontre. Pauvre enfant! comme elle a joui de sa première Hostie. Elle pria avec ferveur, non sans man-

quer d'examiner naïvement tout ce qui lui tombait sous les yeux. C'était si beau, si neuf!

On l'élut reine de l'école pour la journée et on se disputa la faveur de pousser son fauteuil au gré de ses désirs.

Un mois plus tard, Anna-Maria entrait à l'Hôpital orthopédique. Deux étudiants en médecine de l'Université Santo Tomas prêtèrent leur voiture et dix minutes après son départ du foyer éclatait cet incendie qui devait dévorer deux cents résidences du quartier. La famille dut évacuer en hâte; quelle complication eût amenée la présence de l'infirmes!

Aujourd'hui Anna-Maria partage une salle commune où sont étendus soixante-neuf petits compagnons et compagnes. Tous l'admirent et cherchent à l'imiter, car elle est auprès d'eux l'apôtre de la joie.

Au cours d'une visite, Aurora, l'élève qui tenait si fort à Balara, voulut lui faire avouer qu'elle trouvait dur d'être toujours placée dans un appareil qui la tire dans une position verticale empêchant le grillage de son lit de fermer juste, en sorte que les moustiques ont beau jeu pour la tourmenter. « Oui, je souffre, mais je ne veux pas le dire, finit par répondre l'infirmes avec le sourire d'une Thérèse Martin. Je veux le cacher à mes parents et même à Jésus... Je veux sourire sans cesse et quand même pour lui faire plaisir. »

Le secret du sourire d'Anna-Maria réside dans sa communion quotidienne.

Chaque semaine notre arrivée est saluée par des cris de joie. Pour une heure tout ce petit monde souffrant oublie sa peine et se rapproche des cieux.



Le nombre des catholiques japonais s'est accru de 57% en cinq ans

Tokyo (A. I. F.). — D'après les statistiques que vient de publier l'Internociazione de Tokyo, le nombre des catholiques japonais est passé de 157,241 le 30 juin 1951, à 171,785 le 30 juin 1952. L'augmentation est donc de 9.2% pour l'année écoulée et de 57% pour les cinq dernières années.

Le nombre des adultes baptisés de juin 1951 à juin 1952 a été de 12,178 contre 4,048 en 1947 et celui des catéchumènes actuellement en cours d'instruction est de 28,356 contre 10,788 en 1947.

L'apostolat est assuré par 973 prêtres (213 japonais et 760 étrangers), 268 Frères (146 japonais et 122 étrangers) et 2,869 Sœurs (1,951 japonaises et 918 étrangères).

(Fides.)

L'Exposition missionnaire de Springfield

Elle s'est tenue du 12 au 19 octobre dernier, dans l'immense salle de l'Industrial Arts Building, et commémorait le 25^e anniversaire de l'établissement de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans le diocèse de Springfield.

Mgr J. Hurley, directeur diocésain de l'Œuvre, fut l'instigateur de cette magnifique démonstration apostolique et n'eut qu'à se féliciter du succès qu'elle a remporté.

La Semaine missionnaire s'ouvrait en splendeur le dimanche, à 10 heures, par une messe pontificale célébrée par S. Exc. Mgr C.-J. Weldon, évêque de Springfield. La nef de la cathédrale était en grande partie occupée par les Missionnaires, prêtres, religieux et religieuses, venus de tous les points des États-Unis et même du Canada pour participer à l'Exposition.

Après les paroles de bienvenue que Son Excellence leur adressait à l'issue du Saint Sacrifice, les Missionnaires avaient encore l'honneur de recevoir un mot spécial de remerciement du vénéré prélat qui se tenait à la porte de l'église pour donner son anneau à baiser à chacun.

Il n'était pas 2 heures, l'après-midi, que la foule envahissait la bâtisse de l'Exposition pour le parcours des 200 stands érigés par 127 Congrégations différentes. Pour nombre de visiteurs, ces kiosques devaient être une révélation: jamais l'on n'avait soupçonné que l'activité missionnaire embrassât de si vastes étendues de pays et qu'elle groupât des ouvriers de noms et de costumes si variés! L'on prenait aussi conscience de la force et de l'unité de l'Église catholique qui, de ses enfants de toutes nationalités, forme une grande armée combattant sous le même drapeau et pour la même cause.

A 8 heures, s'organisait une longue procession où figuraient 500 garçonnets et fillettes portant l'habit des diverses Communautés religieuses représentées à l'Exposition. A leur tête, marchaient Notre-Dame des Missions, saint François Xavier et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, puis un petit Saint-Père avec sa tiare, un cardinal et un évêque. Le défilé se dirigea vers la salle du Colisée, où S. Exc. Mgr F.-J. Sheen, évêque auxiliaire de New-York et directeur national de la Propagation de la Foi, adressa la parole à des milliers d'auditeurs.

Durant cette première journée seulement, 37,000 personnes, dit-on, se sont pressées dans l'Industrial Arts Building, pour faire place à des milliers d'autres les jours suivants.

La Semaine missionnaire se terminait le dimanche soir 19, par une chaude allocution de S. Exc. Mgr C.-J. Weldon, suivie d'une imposante procession de prêtres, religieux et religieuses escortant le Saint Sacrement à travers la salle de l'Exposition et chantant à plein cœur les louanges du Dieu de l'Eucharistie.

Ainsi se clôturait dans un triomphe au Christ, Roi universel des Peuples, la plus grande Exposition missionnaire qui jusqu'à présent ait eu lieu aux États-Unis.

A LA *MISSION* DU *ST-ESPRIT* DE *QUÉBEC*



Le 14 septembre dernier c'était grande liesse à la Mission chinoise: quatre nouveaux convertis, ainsi qu'une petite fille, chrétienne depuis sa naissance, recevaient le sacrement de confirmation des mains de S. Exc. Mgr Paul Bernier, Archevêque de Laodicée et Nonce Apostolique à Costa-Rica et Panama.

Pour l'illustre prélat, les Chinois de Québec sont de vieux amis, presque des amis d'enfance, car, alors même qu'il n'était que petit séminariste, il exerça son zèle auprès d'eux, leur consacrant ses après-midi du dimanche par l'enseignement de l'anglais, au numéro 4 de la rue Simard, chez les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception.

Les parrains, M. le Dr A.-P. Boudreau, MM. Tancrède Gignac, Jean-Paul Pelletier et Paul Gingras, avec leurs épouses, puis la marraine, Mlle Françoise Beaubien, ainsi que des Chinois chrétiens, d'autres païens, et plusieurs amis de la Mission, remplissaient la chapelle.

Les heureux confirmands se nommaient Sito Tsoung, 74 ans, Sito Tchoy, 72 ans, Tam Yan, 67 ans, Raymond Sito Woo, 52 ans, et Lise Tam, 8 ans.

Après le chant du *Veni Creator*, Son Excellence adressa la parole en des termes pleins d'onction, disant sa joie de se retrouver au milieu de ses chers Chinois mais cette fois dans une chapelle créée exprès pour eux.

« Il y a plus de trente ans, dit-il, j'aimais déjà à m'occuper de vous autres et j'avais bien du bonheur à venir prêter mon aide aux cours d'anglais des dimanches. Les plus anciens d'entre vous se souviennent encore de ces réunions studieuses. Depuis lors, les choses ont bien changé pour moi: j'ai dû aller loin, bien loin, à des milliers de milles d'ici, pour m'occuper des affaires de l'Église auprès du Saint-Siège. De retour en Amérique depuis peu, j'ai eu le plaisir de rencontrer à Washington un de mes meilleurs amis, un de vos évêques de Chine, S. Exc. Mgr Yu Pin.

« Et me voici de nouveau au milieu de vous, mais cette fois avec la plénitude du sacerdoce et les mains pleines de bénédictions. Ces mains qui viennent d'être consacrées par le saint Chrême vont vous marquer du signe de la croix,



PHOTO PRISE APRÈS LA CÉRÉMONIE DE CONFIRMATION DU 14 SEPTEMBRE
À LA MISSION CHINOISE DE QUÉBEC.

chers nouveaux confirmands. Le Saint-Esprit qui est descendu en moi pour me faire évêque, je vais le faire descendre en vous par le sacrement de confirmation; et vous qui êtes déjà les temples du Saint-Esprit par le baptême, vous allez être faits parfaits chrétiens, parfaits catholiques, des soldats du Christ. »

Suivirent quelques exhortations, après quoi Son Excellence ajouta: « Je suis heureux d'appeler sur vous, sur vos familles, sur tous les vôtres et sur votre nation tout entière, les bénédictions de Dieu. Tout à l'heure, après cette cérémonie, je me ferai une joie de vous rencontrer tous pour vous assurer de l'intérêt que je porte et que je porterai toujours à votre cher peuple. »

En effet, la cérémonie terminée, Mgr Bernier daigna se rendre au petit salon de la Mission où il présenta à tous son anneau à baiser, les bénissant et leur adressant des paroles de bonté. Il eut des attentions spéciales pour M. Joseph Sito, surnommé amicalement *Gros Jos*, et que tout le monde aime à cause de sa belle humeur. M. Sito fut l'un des premiers convertis dont s'occupa le jeune séminariste vers 1924.

Souhaitons que les païens témoins de cette fête et qui parurent en jouer beaucoup la voient se renouveler bientôt pour eux, grâce aux précieuses bénédictions que leur laissa celui qui représente le chef de l'Église universelle à Costa-Rica et à Panama.

Au Livre d'or de la Mission du Saint-Esprit se lisent maintenant ces mots historiques:

« Quelle joie pour moi de me retrouver dans cette Mission du Saint-Esprit et de faire descendre les dons du Paraclet sur cinq fils de la noble et antique race chinoise. Le ciel scelle, une fois de plus, l'admirable travail apostolique de M. l'abbé Caron, des RR. SS. Missionnaires de l'Immaculée-Conception et de leurs généreux collaborateurs.

Vivat et crescat !

Signé: Paul BERNIER. »

A un flocon de neige

— *Quel esprit te conçut, pétale, ô filigrane,
Quel esprit génial ?
De quel divin métal
Es-tu donc façonné ? D'un argent diaphane
Fragilement exquis,
Extrait du paradis ?*

*Qui donc t'a martelé, réseau de vapeurs fines ?
— Dieu fut cet Ouvrier
Qu'on ne peut plagier !
C'est Lui qui découpa ma forme cristalline
Au brouillard argenté;
Dieu par sa volonté.*

*Personne autre n'aurait réussi ce prodige
Si petit et si grand !
Si gracieux et blanc !
Car Dieu seul peut sculpter de sa main de prestige,
Avec l'outil du vent
Et son froid burinant,*

Le pur flocon de neige, étoile qui voltige !

(Adaptation de *To a Snowflake* de Francis THOMPSON.)

par Sœur LÉON-JOSEPH¹, M. I. C.

L'ÉDEN

Cuba, c'est presque l'Éden pour l'enfant, tant ses parents le comblent, le choient, s'en font l'esclave. La mère particulièrement veille avec un soin plein de minutie à son régime alimentaire. Au moindre signe de malaise, on consulte le médecin, et le cas n'a pas besoin d'être grave pour qu'on mobilise les spécialistes! Même au sein de familles pauvres, l'enfant est gâté. Ses parents s'imposeront les plus lourds sacrifices, feront des folies pour lui acheter des cadeaux à son anniversaire de naissance et « aux Rois », fête par excellence des jeunes, à l'égal de la Noël et du premier de l'An chez nous. Perlita, dont les parents sont de condition plutôt modeste, vint au temps des fêtes, accompagnée de son père, nous montrer sa merveilleuse poupée qui marche. Le brave homme nous racontait naïvement avoir déboursé cent piastres en étrennes pour sa fillette: poupée \$25, bicyclette \$50, et le reste en joujoux de luxe. Il ajoutait que chaque année, à Cuba, se dépensent des millions en jouets et que les riches y consacrent des sommes fabuleuses. Il faut dire que les familles des Blancs, descendants d'Espagnols, sont peu nombreuses, se réduisant très souvent à l'*unico*.

Le Cubain ne refuse rien à l'enfant. Aussi celui-ci, prenant conscience de son ascendant, l'exploite-t-il avec habileté. Plus d'un père et plus d'une mère déplorent leur faiblesse sans réagir autrement que par de mols « je voudrais »! A l'inscription d'un nouvel élève, on nous avertit presque invariablement: « *Madre*, ayez le bras ferme. »

Nous constatons, le cœur navré, le manque de logique de ces gens qui se soucient à l'extrême du bien-être matériel de l'enfant et ne se préoccupent pas du tout de la vie de son âme. On ne porte pas au baptême les nouveau-nés: on leur passe au cou une médaille de la *Virgen del Cobre* et cela suffit. Pour le sacrement, on diffère d'une année, souvent de plusieurs. Ainsi notre élève Joaquinito, 5 ans, dont la demeure avoisine l'église, n'a été régénéré que tout récemment de même que Lidia, 7 ans, Dulce, 9 ans, Padre, 3 ans. Rares les mères qui apprennent à leur enfant à joindre les mains dans la prière! A l'exception de quelques unités, tous entrent à

1. Simone SABOURIN, de Saint-Isidore de Prescott, Ont.

T CUBAIN

à l'école ne sachant pas même tracer le signe de la croix. Telle maman qui ne veut pas déranger le régime de son fils, le matin, pour le conduire à la messe, lui enseigne, le soir, le chemin du cinéma! Gonzalo, écolier de huit ans, confesse un lundi matin qu'il n'a pas assisté à la messe dominicale parce que, se trouvant à la *finca*, son père ne voulut pas le mener à l'église malgré ses protestations que la messe est d'obligation le dimanche.

Ici, ce sont les enfants qui donnent l'exemple aux parents. Ceux-là, inscrits comme aspirants à l'Action catholique, travaillent à enrôler ceux-ci dans l'association des Chevaliers ou des Dames catholiques. En bien des cas, il leur faut voir d'abord à la réception du sacrement de mariage. Fernando, 13 ans, a décidé son père et sa mère, mariés civilement, à se marier devant l'Église. Tout radieux, le jeune apôtre assiste à la bénédiction nuptiale qui leur est donnée en notre chapelle. Lui-même les prépare ensuite à leur première confession et à leur première communion. Aujourd'hui ce sont des parents modèles initiés à l'Action catholique.

L'espoir de l'Église cubaine réside dans la génération actuelle qui fréquente l'école catholique ou tout au moins les cours de doctrine du samedi. Quel beau groupe nous retrouvons chaque semaine, ici, à Manguito, à Amarillas et à Calimete! Nos petits amis des écoles publiques nous arrivent pimpants et parfumés, sortant du bain de l'après-midi, lequel est un point sacré de l'horaire quotidien. A les voir, on ne croirait pas que plusieurs habitent des taudis! Et pourtant que de surprises nous avons eues en visitant leurs foyers! Que de contrastes! Que de luxe à côté de la plus grande pauvreté! Parfois il nous semble plus facile de soulager l'indigence matérielle que la misère morale. Je revois Sonia rectifiant que j'avais enregistré à la doctrine ses deux petites sœurs sous le même nom de famille qu'elle, alors que les deux autres ont chacune un papa différent... Le divorce est chose courante à Cuba, ce qui crée des situations compliquées et pénibles.



On a coutume de dire que les enfants sont charmants. Mais je crois qu'il n'y en a pas comme les petits Cubains. Ils vous gagnent le cœur d'un tour de main avec la spontanéité et la simplicité qui les caractérisent. Vous aimeriez sans doute savoir comment ils se comportent en classe? Tout comme nos jeunes compatriotes: les uns très bien, les autres moins bien. En général ils aiment l'étude; ils sont très forts en histoire naturelle, ayant appris de bonne heure à lire dans le beau livre de la Nature; ils détestent les chiffres, raffolent de l'anglais, boivent le catéchisme et l'histoire sainte comme des assoiffés.

Bientôt nous espérons voir s'élever à Manguito une école spacieuse qui nous permettra d'accueillir un plus grand nombre d'enfants. L'entreprise dépasse nos moyens, mais nous comptons que la Providence comblera le déficit par l'entremise de nos amis *del Norte* (ainsi désigne-t-on, à Cuba, les États-Unis et le Canada). Comme gage de notre reconnaissance nous nous engageons à garder un pieux souvenir à tous nos bienfaiteurs. Leurs noms seront écrits en lettres d'or dans le tabernacle de notre modeste sanctuaire; mais il est certain qu'ils seront gravés en caractères indélébiles dans le Cœur de Notre-Seigneur qui a manifesté une prédilection pour l'enfance. Ne dit-il pas dans son Évangile: « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas. Tout ce que vous aurez fait aux moindres des miens, c'est à moi que vous l'aurez fait. »

Le Pape rédige une prière pour la Sainte-Enfance

Rome. — On sait que l'Œuvre Pontificale de la Sainte-Enfance mobilise les enfants catholiques du monde entier en une Croisade de prières et de générosité pour les enfants des pays de mission. A la demande de Mgr Adrien Bressolles, Président du Conseil Supérieur de l'Œuvre à Paris, le Saint-Père a daigné rédiger lui-même une prière que les enfants réciteront en la Journée Mondiale de la Sainte-Enfance. Cette « Journée » est célébrée annuellement vers Noël, à la date que chaque évêque fixe pour son diocèse. Voici le texte de la prière:

« O Jésus, né petit enfant pour que tous les petits enfants Te sentent leur frère et sachent que Tu les aimes, nous voici rassemblés autour de Toi de tous les pays du monde pour Te dire aujourd'hui, d'une seule voix, notre amour et notre désir de Te ressembler dans nos pensées, dans notre cœur, dans notre vie. Tu nous attires; et nous, nous sentons si bien ton appel! Tu nous ouvres les bras; et nous sommes si heureux de reposer sur ton Cœur! Mais, ô Jésus, tous les petits ne sont pas ici. La plupart de ceux qui sont nés en même temps que nous ne Te connaissent pas encore, ne savent pas que Tu les cherches et que Tu les attends, que Tu les demandes à ceux qui T'aiment comme le cadeau qui Te fait le plus de plaisir et que Tu désires le plus. Nous te prions pour eux, Jésus, comme pour nous-mêmes. Fais que la bonne nouvelle de ta venue et de ton Règne les atteigne dans tous les coins de la Terre. O Jésus, fais que, à ton Nom, résonne partout l'hosannah chanté par les petits enfants de Jérusalem dans ton triomphe d'un jour. Et puisse notre langue, faite pour Toi éloquente, rendre à Toi, notre Frère, notre Ami, notre Maître, la louange que te refuse l'orgueil des hommes. Ainsi soit-il. » — (*Fides*, 20-9-52.)

LUS FORTE QU'UNE ARMÉE RANGÉE EN BATAILLE

par Sœur JOSEPH-DU-SAUVEUR¹, M. I. C.

C'est un dimanche de mai. La petite Communauté de Karonga s'apprête à se rendre à l'église de la Mission prier un peu, quand on vient réclamer quelqu'un pour une malade en danger. Quitter Dieu pour Dieu, quelle différence? La charité trace la route: au bout, se rencontre toujours l'Amour!

On nous conduit à une case indigène à dix minutes de marche. Au premier coup d'œil la patiente est jugée incurable: tuberculeuse avancée, qui n'a plus que quelques jours de vie. Vite, il importe de savoir si elle compte parmi les priants.

Hélas! non, son cœur se révèle plus atteint que son corps! Deuxième femme d'un polygame qui croit pouvoir se passer de Dieu avec un peu d'argent, elle ne prie pas, de peur de mécontenter son maître, et puis, par superstition, de peur d'en mourir! Nos pressantes invitations de penser au salut de son âme sont accueillies par la plus décevante indifférence. Cependant, comme elle accepte des remèdes qui la soulageront dans ses souffrances, nous gardons espoir.

Le lendemain, un messager nous avertit que notre patiente a été transportée à l'hôpital du *Boma*. Le R. P. Supérieur des Pères Blancs de Karonga va la voir et revient attristé: elle refuse toujours de prier.

L'une des Sœurs se rend à son tour la visiter et réussit à la persuader d'accepter en cadeau une image de la Sainte Vierge. La partie est gagnée: la Vierge, par l'intermédiaire d'une catéchumène hospitalisée, se met au travail.

Le 15 mai, un garçon de l'école accourt nous porter la nouvelle que la femme du polygame touche à sa fin. Je vole à son chevet. Quelle joie! elle veut le baptême et fait l'acte de contrition que je lui suggère! Et, en témoignage

1. Bérengère CADIEUX, de Montréal-Nord.

non équivoque d'adhésion, elle esquisse le signe du chrétien. Toutefois, le prompt dénouement semble s'éloigner; il nous faudra maintenant arracher au mari le consentement de laisser cette femme retourner chez ses parents si Dieu décide de la guérir. Je recommande à la malade de renouveler souvent son désir du baptême, car il se peut qu'elle tombe inconsciente avant que j'aie obtenu le fameux consentement. La femme comprend, acquiesce avec reconnaissance.

Naturellement, le mari refuse. A l'hôpital, on promet de nous appeler si le danger reparait imminent.

Tout de suite, le lendemain, on vient nous chercher: c'est la fin pour de bon cette fois. De fait, je trouve la moribonde inconsciente. A l'oreille, je lui souffle quand même quelques mots de la miséricorde du bon Dieu et l'engage à offrir le sacrifice de sa vie. En son nom, Sœur Sainte-Antoinette¹ et moi récitons le *Pater*, l'*Ave*, le *Gloria Patri* et l'acte de contrition; puis ma compagne verse l'eau qui purifie.

A midi, aux premiers tintements du *Regina Caeli*, toute fraîchement revêtue de sa robe baptismale, Marie-Sylvie fait son entrée à la cour de la grande Reine qui l'a affranchie du paganisme.

Sur le chemin du retour nous découvrons une poignée de petits lis blancs, hauts comme des violettes, fleuris tout auprès de la case habitée jadis par Marie-Sylvie. Le cœur à la joie, nous les cueillons pour en faire hommage à Notre-Dame des Victoires qui triomphe une fois de plus dans cette Mission de Karonga qui lui est consacrée.



A mesure que notre union à Marie s'accroît, Elle fera passer dans nos cœurs non seulement telle ou telle disposition qu'Elle a prise en Jésus, mais Elle nous donnera son propre cœur pour l'aimer. Elle ne rêve que cela, Elle ne tend qu'à cela. Donner Jésus à chaque âme et au monde entier reste l'unique ambition de cette Mère incomparable. Unissons-nous à Elle: son amour sans limite pour Jésus deviendra notre amour. Nous arriverons ainsi à une transformation d'âme, à une identification avec le Christ qui nous fera penser, agir, sentir et vouloir comme Lui. alors seulement la tâche de Marie sera achevée lorsqu'Elle pourra dire, bien mieux que saint Paul: « Petits enfants que j'enfante de nouveau jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous » (*Gal.*, IV, 19). Et cet enfantement-là sera, identiquement, notre naissance au ciel.

Mgr Léon SUENENS, *Évêque auxiliaire de Malines.*

1. Gemma NORMAND, de Trois-Saumons.

LE

SPARTACUS NOIR

par Sœur MARIE-THÉODORE, M. I. C.

Dédié à mes anciennes élèves de Granby

Figure magnifique que ce célèbre et combien malheureux Toussaint Louverture, le plus grand homme de la Race Noire! C'est son étonnante histoire que je veux faire dérouler sous vos yeux...

... Sous vos yeux attentifs que j'ai vus jadis brillants d'enthousiasme au récit des luttes de nos guerriers défendant le sol ou de nos tribuns plaidant la cause de nos droits religieux et culturels. Je ne doute pas que la vie du *Précurseur de l'Indépendance de l'homme esclave* n'excite votre admiration et votre sympathie.

Premièrement, précisons le cadre.

L'île d'Haïti, appelée d'abord Hispaniola par les Espagnols, puis Saint-Domingue par les Français, fut deux siècles durant le théâtre du trafic des esclaves. A l'époque où vécut Toussaint (1746-1803), l'île comptait trente mille Blancs, vingt à trente mille mulâtres et plus de cinq cent mille esclaves. De plus l'on y importait chaque année quelque vingt-cinq mille Africains, lesquels étaient vendus aux Blancs qui s'en servaient comme bêtes de somme, et les fouettaient au travail sur leurs plantations de canne à sucre. Tirés de l'esclavage par leurs maîtres, mais non moins méprisés, les mulâtres demeuraient en butte à toutes les injustices et privés de leurs droits politiques. Une seule goutte de sang noir dans les veines stigmatisait à tout jamais. Blancs, mulâtres, esclaves, ces trois classes vivaient dans l'hostilité. Des rangs de l'esclavage devait surgir le Spartacus Noir qui vengerait ses frères opprimés et leur obtiendrait ce bien inestimable auquel tout homme a un droit naturel: la liberté

L'histoire nous apprend que, le 20 mai 1746, naissait sur l'habitation Bréda, à une lieue de Cap-Français, aujourd'hui Cap-Haïtien, François-Dominique Toussaint, petit-fils de roi africain, et fils du prince Gaou-Guinou, esclave du comte de Noé et époux d'une négresse Aradas du nom de Pauline. Parce que malingre, François Dominique fut affublé du sobriquet de *Fatras-Bâton*. Mais tout laid, tout mal bâti qu'il était, Fatras-Bâton révéla vite un cœur brûlant et fier, un esprit riche, plein de noble ambition pour sa race humiliée. Bayon de Libertat, gérant de Bréda, distingua cet esclave aux qualités exceptionnelles; il se l'attacha en qualité de cocher, puis d'aide-administrateur. A dompter les chevaux et les mules sauvages de la savane, le petit centaure avait endurci son corps. Son père, le prince, l'avait initié à la connaissance des

feuilles, et son parrain, Pierre Baptiste, aux rudiments de la lecture, de l'écriture et du catéchisme. François-Dominique grandit pieux et dans la crainte de Dieu. Plus tard, un de ses adversaires, le voyant se battre comme un lion, s'écriera: « Je le savais capable de dire cent chapelets par jour, mais pas si coupeur de têtes! » En attendant, le coupeur de têtes lisait Épictète, les Mémoires militaires, Plutarque et Raynal. On rapporte qu'il versa d'abondantes larmes sur *l'Histoire des deux Indes*, où l'auteur annonçait prophétiquement: « Il viendra, le Spartacus Noir qui vengera les affronts faits à sa race. » Le brave et vertueux jeune homme eut-il l'intuition qu'il allait devenir le Libérateur de la Race noire, un des plus grands hommes de la terre? Peut-être...

En 1777, il fut affranchi par son maître; en 1784, il se maria à Suzanne Simon, elle aussi une affranchie.

VERS LA LIBERTÉ

La Révolution française qui éclate à Paris le 14 juillet 1791 va se répéter dans l'île où la situation se détaille comme suit: à l'est, l'Espagnol triomphe; l'Anglais se retranche dans le nord-ouest et le mulâtre dans les montagnes. Dans les vallées, le Noir est victorieux. Race blanche contre mulâtre et noire; la noire contre les deux; les Français contre les Anglais et les Espagnols; et ces derniers contre les deux autres. Guerre de race et guerre de nations. C'est alors que Toussaint Louverture commence à tailler sa gloire. De 1793 à 1800 il enlève aux Espagnols leurs villes sur lesquelles il fait hisser le drapeau français. Il attaque le général Maitland, le bat à plate couture et lui permet de retraiter en Jamaïque. Et quand l'armée française se rebelle contre le général Laveaux et l'emprisonne, Toussaint accourt au Cap et lance cet ultimatum: « Si dans deux heures le général Laveaux et sa suite ne sont pas libérés, je viendrai moi-même les délivrer les armes à la main. » Laveaux, redevenu libre, nomme l'affranchi lieutenant au gouvernement de la colonie. Devant toute la population du Cap il dit de Toussaint: « Le voici le Spartacus Noir, je ne ferai rien sans lui: mon ouvrage sera le sien. » Ce jour-là le Français place le pouvoir entre les mains du dictateur Noir qui réplique: « Après Dieu, c'est Laveaux. » De Laveaux, on tient encore ces autres paroles: « Mais ce Toussaint fait ouverture partout! » Le mot plait à Toussaint qui désormais ne signera plus que l'Ouverture au lieu de Bréda.

Vers cette époque on donne du héros la description suivante: un Nègre de petite taille, modeste, maigre mais vigoureux. Front haut, tête étroite toujours nouée d'un foulard de soie blanche. Prunelles immenses, fiévreuses, mobiles, perçantes. Bouche petite, lèvres épaisses. Aucune décoration au dolman de soie blanche. Toussaint parle d'une voix grave et use d'un langage mesuré. Il impose naturellement le respect.

En 1801, les Français de l'Île louent la prospérité et l'ordre établis grâce à la Constitution que vient de proclamer Toussaint, non par ambition personnelle, mais afin de garantir la liberté de sa race. La colonie se relève de ses ruines. Le chef noir dicte au moins cent lettres par jour à plusieurs secrétaires. Ses

chevaux sont rapides comme l'éclair; il en a des centaines un peu partout. Il parcourt le pays en tous sens; on ne sait pas quand il part, et pas davantage quand il revient. Personne n'a le droit d'être oisif: cependant il n'y a plus d'esclavage. Toussaint ne s'accorde ni plaisirs ni distractions. Ses jours et ses veilles (deux heures de sommeil lui suffisent) sont consacrés à la régénération de ses frères.

A ce moment-là, en France, Bonaparte s'empare des rênes du pouvoir. Jetant les yeux sur l'Atlantique, d'un trait de plume il réduit de nouveau à l'esclavage Cayenne et la Martinique. Saint-Domingue le laisse indécis. On lui conseille d'abandonner l'île à elle-même puisque la Providence a suscité cet habile gouverneur, Toussaint, qui fond toutes les races dans l'unité haïtienne. Le persiflage parisien appelle l'affranchi « le Napoléon Noir », ce que Bonaparte ne goûte pas du tout. L'Aigle déteste cette ombre noire. Toussaint le choque au possible lorsqu'il lui adresse cette lettre: « Le premier des Noirs au premier des Blancs ». Quoi qu'il en soit, « le premier des Blancs » décide la perte du « premier des Noirs ».

Les espions que Toussaint entretient outre-mer l'avisent que Bonaparte, mécontent de ses empiétements, prépare une expédition pour le punir. Il organise aussitôt la résistance et fanatise les Noirs. Monté sur Bel-Argent, son cheval de combat, il n'a jamais été si actif. Une folie guerrière gagne la masse. Le 1^{er} février 1802, apparaît dans la baie de Samana la flotte française: quatre-vingt-six vaisseaux portant vingt-deux mille hommes sous les ordres du général Leclère, beau-frère du Premier Consul.

Devant ce déploiement, Toussaint se déconcerte: « C'est toute la France qui vient à Saint-Domingue pour nous remettre en esclavage », dit-il à son escorte. Et il lance ce mot d'ordre: Tout détruire, n'offrir à l'envahisseur qu'une savane en feu, des sources empoisonnées et des routes défoncées. Toussaint n'a que sept mille soldats réguliers à opposer à ceux de Leclère qui escompte une victoire rapide et facile. Mais le général français s'aperçoit vite que terrasser Toussaint est malaisé. Après deux mois de bataille, il écrit à Bonaparte: « Les Nègres ne se rendent pas et se font tuer. J'ai perdu dix mille hommes. Envoyez du renfort. »

De leur côté, les Nègres n'en peuvent plus.

DÉNOUEMENT TRAGIQUE

L'ennemi vaincu a recours au mensonge. Il proclame: « Nous ne venons pas vous réduire en esclavage. Cet homme de Toussaint vous ment. Joignez-vous à nous et vous aurez les droits que vous désirez. » Les officiers du chef noir se laissent leurrer. Toussaint envoie ce message à Leclère: « Je serais en mesure de lutter encore longtemps, de refuser toute sécurité même à un seul Français hors de son camp, mais l'effusion du sang m'écœure. Garantisseez la liberté à ma race et j'irai me soumettre. »

Leclère jure d'accorder à Toussaint une protection royale, et à l'île, la liberté. Regardant ses troupes en lignes, splendidement équipées, et en face

d'elles la garde de Toussaint mal armée et déguenillée, le général français pose cette question: « L'Ouverture, où donc auriez-vous trouvé des armes si vous aviez continué à vous battre ?

— Je me serais emparé des vôtres », de répondre le Spartacus Noir.

Dans un dernier geste officiel il passe en revue sa fidèle garde d'honneur, puis il se retire à sa campagne d'Ennery.

Leclère songe que l'époque des fièvres approche et que ses soldats vont bientôt remplir les hôpitaux; que Toussaint jouit toujours d'assez de prestige pour le rejeter à la mer s'il veut profiter de ce temps opportun... Sous prétexte de consulter sa vieille expérience, les Français l'invitent à un Conseil qu'ils tiennent à Pont-Gaudin, chez le général Brunet. Toussaint hésite longtemps, mais finit par se laisser emmieller. Il s'y rend. Trahissant son serment, Leclère le fait arrêter au nom du Capitaine général et dépouiller de son sabre. On le conduit à pied, sous cordes, aux Gonaïves où l'attend *Le Héros* qui doit lever l'ancre et cingler vers la France. Debout sur le pont du navire, Toussaint prophétise: « En me renversant on n'a fait qu'abattre, à Saint-Domingue, le tronc de l'arbre de la liberté des Noirs, mais il repoussera par les racines car elles sont profondes, nombreuses et vivaces. »

L'enlèvement de Toussaint connu, ses officiers et soldats organisent la résistance, se créent un drapeau en arrachant le blanc au tricolore français. A Leclère, emporté par la fièvre jaune, a succédé le cruel Rochambeau. Ce dernier est défait et doit demander la paix à l'ancien esclave Dessalines, digne remplaçant de Toussaint. La glorieuse bataille de Vertière, 18 mai 1803, assure enfin l'indépendance du peuple haïtien.

Conduit à Paris, Toussaint est jeté en prison. Napoléon lui envoie son secrétaire Caffarelli s'informer des immenses trésors qu'il a dû enfouir là-bas. Le captif répond noblement: « Jeune homme, il est exact que j'ai perdu des trésors, mais ils ne sont pas de ceux que vous cherchez. »

On l'expédie au château de Joux et on l'enferme dans un donjon d'où s'aperçoivent les neiges de Suisse. L'enfant du soleil tropical ne peut que mourir dans cette tombe de pierre: l'hiver, la glace en recouvre les dalles; l'été, celles-ci restent humides et sales. Cinq francs sont octroyés chaque jour pour le feu et la nourriture du prisonnier. Bonaparte les réduit à trois, lui qui plus tard, à Sainte-Hélène, se plaindra du traitement chiche des Anglais qui lui allouent six mille dollars par mois! Dans son île, il grognera sur les rideaux, les titres, la vaisselle, etc.

Voyez d'un côté le geignard de Sainte-Hélène et de l'autre le Nègre qui, comme un Romain, fait face à la mort sans un murmure, dans la solitude glacée de son donjon. On le trouva mort de froid et de misère, assis sur une vieille chaise, la tête appuyée à la cheminée. Avec respect, inclinons-nous devant ce martyr que fut le grand, l'incomparable Toussaint Louverture. Son dernier message adressé à son fils contient ce noble pardon: « Oubliez, mon fils, que la France a assassiné votre père... »



*Le 15 septembre 1952, nos Missionnaires en route pour
en audience privée par Notre Tri*



*ur l'Afrique avaient l'insigne honneur d'être admises
près Saint-Père le Pape Pie XII*

LA FAMILLE JAPONAISE ET LA CIVILISATION MODERNE

par Sœur de L'ENFANT-JÉSUS¹, M. I. C.

Une courte visite au pays du Soleil Levant suffit à l'observateur étranger pour constater que le Japonais possède un rare talent d'adaptation dont le foyer est l'un des premiers bénéficiaires.

Rien de plus intéressant que cette rencontre, sous un même toit, de deux civilisations opposées! Si l'orientale domine, elle fraternise aimablement avec celle importée d'outre-mer depuis un siècle à peine.

Pour peu que les ressources familiales le permettent, l'on a soin d'aménager à l'europpéenne, dans sa demeure, une petite pièce qui alors ne manque pas de charmes et qui devient comme le complément quasi nécessaire du logis japonais. Architecture et ameublement rivalisent de bon goût pour donner aux occupants l'illusion d'un séjour à l'étranger. L'on se croirait en effet transporté au-delà des mers, si ce n'était le voisinage des chambres de style national et les étroites vérandas. Radio, phonographes, accessoires électriques sont aujourd'hui d'un usage courant: le traditionnel chaudron à cuire le riz, tout comme le bain de bois à l'aspect antique, ne semblent pas trop se formaliser de ce qu'un système de chauffage au gaz ait, en maints endroits, remplacé le bois pétillant et les copieuses bouffées de fumée cherchant une issue dans un coin de la cuisine!

Avec le rationnement du riz, est entrée la coutume d'un repas de pain presque tous les jours. Il faut ajouter aussi que le commerce des pâtisseries occidentales se fait tous les mois plus prospère.

L'on constate, non sans quelque regret, que le port du kimono est maintenant assez rare: on le garde pour les jours de fête, les visites de cérémonie, mais en somme, dans la vie courante, il est devenu un vêtement de luxe, du

1. Florentine DANSEAU, de Verchères.

moins dans les familles de condition moyenne. Le costume européen a pour lui d'être beaucoup plus pratique et à la portée de toutes les bourses. Les messieurs surtout n'endossent plus guère le kimono que pour les visites officielles du Jour de l'An, les funérailles, après un bain à la saison chaude, ou aux moments de détente. Pourrions-nous les blâmer, quand, dans ces heures de lutte avec la vie, il faudrait une petite fortune pour remplir les tiroirs de la *tansu* (commode) familiale, vidée à fond dans nombre de foyers pour parer aux nécessités de premier ordre.

Un chaud partisan des coutumes nationales, écrivant il y a une dizaine d'années à un correspondant d'Europe, peignait à peu près en ces termes certains aspects de sa vie familiale: « Mon habit ne porte aucun bouton; ma chaussure consiste en de simples planchettes retenues à mes pieds par des courroies de fibre; deux bâtonnets de bambou me servent d'ustensiles pour mon frugal repas; j'écris avec un fin pinceau et jamais encore un meuble à pattes n'a franchi le seuil de ma porte. »

Si, un de nos jours, ce bon Monsieur a l'occasion de se relire, il trouvera peut-être à propos de modifier ses formules et de les adapter au mouvement d'évolution qu'a subi le Japon depuis dix ans.

A l'heure actuelle, le vieillard nippon, si conservateur qu'il soit de ses mœurs et traditions ancestrales, ne voit pas de trop mauvais œil les coutumes étrangères s'installer chez lui; mais là où son esprit se heurte à l'incompréhensible, c'est bien au sujet des idées modernes de liberté et d'indépendance, inconnues ici jusqu'à la dernière guerre, et qu'affichent maintenant ses petits-fils et petites-filles.

La jeune fille japonaise qui auparavant aurait tenté seule une sortie dans la soirée aurait grandement compromis son honneur, et le jeune homme qui aurait salué une femme dans la rue se serait exposé au même danger. De cette rigidité extrême, l'on est à présent tombé dans l'excès contraire, et quels déplorables abus n'en résultent-ils pas?

L'école mixte, non admise autrefois, est imposée depuis quelques années et là encore les succès ne sont pas trop encourageants. La transition a été trop brusque pour qu'un équilibre raisonnable s'établisse en peu de temps.

Heureusement, cette situation présente n'a pas uniquement des mauvais côtés: quelques-uns sont louables et les Missionnaires ont su les saisir pour guider les âmes vers la vraie liberté. Plus que jamais la bonne semence porte de consolants fruits de salut.

La liberté moderne sagement entendue, alliée à la réserve et à la modération caractéristique de la famille japonaise, pourra apporter chez celle-ci le même excellent effet qu'a créé à l'intérieur du foyer la fusion du pur style oriental et des nouveautés européennes. Que notre sainte Religion vienne y apposer son sceau divin, et nous aurons le type parfait de la famille japonaise moderne. A nous de hâter par nos prières la réalisation de ce sublime idéal!



*Les mamans japonaises conduisent elles-mêmes
leurs bambins au Jardin de l'Enfance*

LE BON MONSIEUR OUCHI

par Sœur SAINTE-ANNE¹, M. I. C.

Nous avons soigné avec succès, à notre dispensaire, sa fillette gravement brûlée au visage et sur le corps. A l'occasion de la célébration annuelle des trois jours de repos et de réjouissances qui a cours par tout le Japon, dans les hameaux comme dans les villes, M. Ouchi voulut nous témoigner sa reconnaissance en nous invitant à son village. Excellente occasion d'apostolat puisque l'endroit est païen!

La jeep du R. P. Trahan, curé de Koriyama, nous conduit, Sœur Sainte Angèle-de-Mérici² et moi, à la maisonnette indiquée, non loin du lac Inawashiro: appartement de deux pièces si exigües qu'on ne peut vraiment y recevoir trois personnes à dîner. Aussi, les préparatifs terminés, notre hôte nous prie-t-il de le suivre chez son oncle, à trois minutes de marche.

Professeur à l'école élémentaire, ce Japonais encore païen nous étonne par sa belle droiture et ses vertus naturelles. Avec simplicité, il nous raconte quelle vie mouvementée a été la sienne et pourquoi il en est réduit à vivre si misérablement. Officier en vue de l'armée japonaise, il se trouvait en Mandchourie lors de la défaite de sa patrie. On lui signifia que son devoir l'obligeait à se suicider après avoir fait disparaître sa femme et son enfant. Il rentra donc chez lui et annonça à son épouse leur triste destin. Tous deux revêtirent leurs plus riches habits et échangèrent les coupes de saké, selon la coutume à pareil moment. Mais quand ils eurent placé devant eux leur petite fille d'un an, ni l'un ni l'autre ne put se résoudre à lever le poignard sur elle. Ils gémissaient, ne sachant que faire, lorsque arriva une voisine qui suggéra à M. Ouchi de

1. Marie-Louise GOSSELIN, de Sainte-Sophie de Mégantic.

2. Marie-Jeanne L'HEUREUX, de Loretteville.

prendre tout simplement la fuite. Jetant un regard désespéré sur sa femme, il lui lança: « Fais ce que tu pourras! » et sortit.

Quatre années de Sibérie furent son partage. Il connut toutes les souffrances et surtout l'envers du paradis Rouge. Finalement, il réussit à gagner la permission de retourner au Japon et en avisa sa famille à Koriyama.

Son beau-père vint le premier à sa rencontre. Avec un salut de circonstance, le jeune homme murmura tristement: « Père, pardonnez-moi. J'ai tué ma femme et mon enfant. » Il crut mourir de joie en entendant cette réponse: « Non, non, sois en paix. Ta femme et ta petite fille t'attendent à la maison! » Passée en Corée, après la fuite de son mari, la jeune femme avait peiné aux plus durs travaux pour se procurer sa subsistance et celle de son enfant pendant plus d'une année.

Criblé des cicatrices de blessures qui auraient dû entraîner cent fois la mort, l'ex-officier dit qu'il ne doit employer qu'à faire le bien cette vie qui lui a été laissée par prodige. Sœur Supérieure lui demande quelles furent ses pensées en face de la mort. Il répond n'avoir pensé à rien de particulier... Belle occasion de parler de l'âme et de l'éternité!

Sur les entrefaites approche sa charmante petite fille dont le visage ne porte aucune trace des affreuses brûlures qu'elle s'infligea en tombant tête première dans un chaudron d'huile bouillante. Lui ouvrant les bras, son père nous raconte qu'il attribue sa guérison, un temps désespérée, à un acte de charité qu'il fit le jour même du fatal accident. « Je me trouvais, dit-il, dans un tram de Tokyo. Je sentis une main me frôler et m'enlever mon porte-monnaie. Je réussis à saisir la coupable, une toute jeune fille de dix-huit ans. « Que fais-tu là? demandai-je. Tremblante, elle me répondit: Êtes-vous de la police? — « Non, mais pourquoi as-tu tenté ce vol? — C'est que mon frère et ma belle-sœur sont morts dernièrement et que je n'ai pas le sou pour faire soigner leur petit garçon... c'est pour cela... » Des larmes achevèrent la phrase. « Où demeures-tu? Je veux aller voir ton petit malade. »

« De fait, la voleuse n'avait pas menti. Je lui donnai alors les trois quarts de mon argent, ne me réservant que le prix de mon billet pour Koriyama. Puis je lui fis une leçon et lui indiquai où s'adresser pour recevoir du secours. De retour à Koriyama, j'y retrouvais mon unique enfant couverte de bandages à demi morte.

« Et si vous me voyez habitant une chaumière, c'est qu'il y a trois ans on m'a dérobé deux mille dollars dont je devais disposer en achats pour l'école. Depuis ce temps je travaille à remettre mes dettes. »

Charitable et bienveillant à l'extrême, M. Ouchi aime ses élèves, visite les familles pauvres ou sans conduite où les enfants manquent du nécessaire. Plusieurs lui doivent de poursuivre leurs études. Il a l'étoffe d'un saint. Aussi, avant de le quitter, lui glissons-nous quelques feuillets qui peuvent éclairer son âme naturellement vertueuse et l'attirer vers la vie surnaturelle. Quel chrétien idéal serait ce professeur!



*Professeurs et aides au Jardin de l'Enfance
de Koriyama, Japon*

Sofia LA PETITE BOSSUE

par Sœur SAINTE-FRANÇOISE¹, M. I. C.

Sofia faisait son apparition sur terre au Nyassa-Nord, il y a quelque douze ans. C'était un bébé noir rayonnant de santé, l'orgueil de Tereza, sa maman.

Hélas! à deux ans, par suite d'un banal accident de brousse, elle devint à jamais infirme. Un jour que, pour vaquer plus alerte aux travaux des champs, Tereza avait confié la petite à une jeune tante, celle-ci, l'ayant attachée solidement sur son dos, descendit à la rivière par un sentier abrupt et glaiseux, rendu glissant par la pluie. La pauvre tante perdit pied et dans sa chute assomma presque sa nièce. Peu après on s'aperçut avec stupeur que Sofia pousserait contrefaite.

La mère, fervente chrétienne, accepta l'épreuve avec résignation. Elle écrivit la triste nouvelle à son mari parti pour les mines du Sud depuis un an. Il répondit en vrai païen qui ne croit qu'aux biens de la terre, la santé et l'argent, et il accabla sa femme de sanglants reproches.

Sofia grandit sans connaître son père. Elle se développa lentement, chétivement, toute courbée, la démarche difficile. Elle ne se plaignait guère, mais une ombre de tristesse vieillissait sa physionomie. Quand sa mère vint travailler chez nous, à Katete, elle l'y suivit. Nous pouvions voir souvent Sofia assise dans un coin à la cuisine ou dans la cour au soleil, s'adonnant à de menus ouvrages. Un bon mot la déridait, l'enchantait même. Elle fréquenta l'école, et, grâce au zèle d'*amama*, Sofia put communier dès l'âge de six ans.

À l'ouverture de notre Maison de Rumphi, Tereza et sa fille émigrèrent là-bas. C'est à Rumphi que Tereza reçut de son mari une lettre lui annonçant son retour au Nyassa-Nord et lui signifiant qu'il la désirait *pour cuire*. La perspective n'avait rien d'engageant. Sofia redoutait, elle, de vivre avec cet homme qui n'avait causé que des souffrances à sa mère.

La première rencontre eut lieu à l'entrée de la cour de notre Couvent. L'on ne vit pas une petite fille joyeuse courir se jeter dans les bras d'un papa chéri. Il fallut que Sœur Marie-des-Anges² l'y conduisit après lui avoir fait

1. Lucienne DANDURAND, de Saint-Clet.

2. Alice PÉPIN, de Warwick.

SEUR MARIE-DES-ANGES (ALICE PÉPIN, DE WARWICK) ET DEUX DE SES TRÉSORS DE L'ORPHELINAT DE KATETE.

consentir ce sacrifice! En présence l'un de l'autre, le père et l'enfant gardèrent le silence, lui avec un air de parfait mépris.

Le foyer se reforma tant bien que mal.

Vraiment le bon Dieu prit Sofia en pitié. Au mois de février elle tomba malade d'un mal qui eut vite raison de sa frêle constitution. Elle reçut les derniers sacrements avec une piété angélique et demanda comme faveur d'aller mourir à l'hôpital de la Mission. Ses jours étaient comptés. C'est alors que le chef de son village, ainsi qu'un groupe de païens et de protestants fanatiques, parlèrent de ramener la petite moribonde chez elle. Sofia saisit leurs propos et dit à sa mère: « Si on ne me laisse pas mourir à la Mission catholique, je demanderai au bon Dieu, quand je serai au ciel, d'envoyer une grosse punition à ceux qui m'auront ramenée à mon village. » Apprenant cela, les Noirs, qui ne redoutent rien tant que les esprits, acquiescèrent à la volonté de l'enfant sans même oser protester.

Sofia rendit l'âme à la Mission catholique, un matin de février. On l'ensevelit en blanc et la journée n'était pas encore finie qu'elle reposait à l'ombre de la grande croix de bois du cimetière.



UNGANO A CINGAWAWA

par Sœur MARIE-DÉLIA¹, M. I. C.

Si dans la plupart des pays civilisés on a le bonheur de posséder de nombreuses églises où chacun peut facilement visiter Notre-Seigneur, il n'en est pas ainsi dans les terres de mission. Ici, au Nyassa-Nord, une distance de cent milles et plus sépare les différents postes. Toutefois, nos chrétiens ne demeurent pas privés des sacrements: les Pères Blancs s'enfoncent à tour de rôle dans la brousse pour y tenir des réunions appelées *ungano*.

D'ordinaire, le Missionnaire arrive le samedi au village à visiter. Les indigènes s'empressent de mettre une case à sa disposition et avertissent tous les hameaux d'alentour que l'*ungano* commence. Confessions, baptêmes, catéchistes, examens, démêlés à trancher: le week-end du *bambo* n'en est pas un de repos!

Un beau dimanche de novembre, sachant qu'une de ces réunions a lieu à Cingawawa, à douze milles de Rumphî, et désirant lier connaissance avec la population, Sœur Léon-Marie² et moi nous y rendons à bicyclette. Communion matinale à 5 h. 30, puis, une heure après, en route, avec pour guide un archevêque noir: le catéchiste Raphaël.

Raphaël sait le plus court chemin. Nous pédalons toutefois deux bonnes heures dans les montagnes. La température africaine est on ne peut plus aimable: air léger, soleil presque caressant. Soudain, à la traversée d'une plaine, surgit à nos côtés une volée de négrillons. Il paraît que nous sommes en plein Cingawawa!... Il faut le savoir, car sans l'apparition des enfants nous aurions passé outre, tant la hutte qui sert d'église est cachée parmi les hautes herbes!

Le R. P. Robert Légaré, P. B., Supérieur, nous accueille avec sa bienveillance habituelle. Tout est prêt pour le Saint Sacrifice, mais le Père doit le différer pour permettre à ses ouailles d'y assister plus nombreuses.

La pauvreté tend le décor du sanctuaire improvisé à une future école dont le toit de chaume n'est pas achevé. Parquet de terre battue sans même le luxe d'une natte; pour autel, la caisse-chapelle du Père ouverte sur une petite table. Le bréviaire remplace le missel; les canons et les ornements liturgiques attestent qu'ils ont connu d'autres expéditions par de mauvais jours; tout porte le cachet de la rude vie missionnaire au cœur de la brousse. Vraiment, il faut espérer en l'indulgence infinie de notre bon Sauveur et se persuader qu'il a choisi une étable comme premier temple ici-bas.

1. Marie-Marthe TERRIEN, d'Ottawa.

2. Lucille FONTAINE, de Saint-Ephrem-d'Upton.



Vers les 9 heures commence la messe, pendant laquelle l'assistance, presque tout entière de catéchumènes, chante des cantiques en langue indigène. A Cingawawa le chiffre des baptisés ne dépasse pas cinq!

Tandis que le Père poursuit son action de grâces, nous nous retirons à l'extérieur, suivies des Noirs dont beaucoup n'ont jamais vu de religieuses de leur vie. Nous n'en finissons plus d'adresser des *monire* à tout ce monde. Les petites filles nous entourent: douze comptent parmi nos élèves. Nous engageons les autres à fréquenter l'école de leur village afin qu'elles sachent lire et écrire quand un grand *boarding* pourra les recevoir toutes à Rumphî.

Le Père appelle son troupeau pour un cours de doctrine. Nous retournons à la chapelle et tout le groupe s'installe par terre. Pour nous, on a déniché, je ne sais où, deux pliants. Prière du matin, en chœur, longue et pieuse, cantique, prédication sur l'Évangile du jour. L'Esprit-Saint inspire le Missionnaire car ses paroles s'adaptent fort bien à cet auditoire de deux cents personnes aux croyances les plus diverses. Un second cantique coupe la séance, puis celle-ci reprend avec la récitation et l'explication du catéchisme; sujet: la vie éternelle et les moyens d'y arriver. On écoute attentivement. Le Père passe aux recommandations, après quoi le professeur de l'école, simple catéchumène mais fervent et entraîneur, se lève et parle au nom de l'assemblée. Il appuie fortement les demandes du Père et promet qu'elles seront exécutées. Puis, à notre surprise, se tournant vers nous, le voilà qui nous salue et nous dit son bonheur de nous voir à Cingawawa. Ah! ces Noirs! quand ils ont quelque chose à dire, cela part du cœur sans recherches ni détours!

La réunion tire à sa fin. On apporte deux bébés ondoyés à la naissance pour que soient accomplis les rites ordinaires. On fait l'appel des catéchumènes qui retrouvent leur liberté. Mais ils ne s'en vont pas. Les *minkwala* qu'ils aperçoivent dans nos paniers de bicyclette sont trop attirants. Même bien portants, les Noirs se découvrent toujours quelque malaise en face d'un remède quelconque: il le leur faut absolument essayer. Ils nous disent: « Ah! donnez-m'en beaucoup, car vous demeurez si loin et vous passez si peu souvent chez nous. » Pauvres gens! ils ont une curieuse idée de la valeur d'un médicament: plus la quantité est forte et plus vous l'avalez toute à la fois, plus tôt vous guérissez! L'Infirmière a besoin d'être extrêmement prudente, car, avec ces grands enfants, elle peut se faire jouer de vilains tours.

Le dernier remède écoulé, nous conversons jusqu'à midi avec les habitants de Cingawawa, infatigables causeurs comme tous les Noirs. Une chrétienne nous offre l'hospitalité et c'est chez elle que nous prenons notre goûter. De bon cœur elle nous fournit le breuvage: de l'eau fraîchement puisée, mais pas fraîche du tout car le thermomètre doit bien marquer 130 degrés F. à cette heure. Tout de même, cela nous revigore et c'est allégrement que nous pédalons les douze milles du retour. A 4 h. 30, nous arrivons devant l'église de Rumphî, juste à point pour entrer recevoir de Jésus au Saint Sacrement une bénédiction qui descend comme la douce rosée du soir sur notre randonnée missionnaire.

UN HÉROS DE DIX ANS

par LUIS MTONGA, professeur à Mzambazi

Ce héros s'appelle Langton Tembo et il demeure au village de Cidyaka (Magodi), près des frontières du Nyassaland et de la Rhodésie du Nord. Dans la matinée du 27 juin 1952, un énorme léopard vint rôder près de la hutte des Tembo et fit patte basse sur leurs plus beaux poulets. Ce que voyant, le propriétaire rentra chez lui chercher une massue dans le dessein d'abattre le voleur.

Fort en colère d'avoir été surpris en flagrant délit et flairant quelque danger, le léopard se dissimula derrière un buisson. Sitôt que parut l'homme, il bondit de sa cachette, sauta sur lui, l'attrapa par la gauche. Un corps à corps terrible

LE JEUNE HÉROS LANGTON
ET SON PROFESSEUR



s'ensuivit où l'homme n'eut pas longtemps le dessus: il roula par terre, impuissant à se défendre, car l'animal le tenait maintenant par le bras droit.

C'est alors que Langton se porta au secours de son père. Armé d'une misérable hache, résolument il fonça sur la bête et lui fendit la tête d'un premier coup; un second la fit tomber inerte.

Langton criait si fort et si sauvagement que tout le village accourut. Quel ne fut pas l'étonnement général à la vue de ce spectacle: un enfant éclaboussé de sang qui essayait d'emporter son père; et près d'eux, plongé dans la mort, un superbe léopard.

On transporta d'abord le blessé à l'intérieur de la hutte. Puis on décida de le conduire au dispensaire de Chindi où il pourrait recevoir tous les soins que réclamait son état.

L'exploit de Langton Tembo a été loué par tout Cidayaka et dans tous les villages d'alentour. Ce brave petit garçon est regardé maintenant comme un des héros les plus célèbres de l'Afrique. Il vivra longtemps dans la mémoire des générations, car son histoire sera fidèlement racontée par les chefs de village, le soir, près des grands feux.

(Traduit de l'anglais.)



La plus grande épreuve de l'apostolat, contrairement à ce que l'on pourrait penser, ne réside pas dans l'hostilité des pécheurs, mais dans le manque de soutien de la part de ceux qui devraient aider à la tâche.

S. Exc. Mgr SUENENS (*La Théologie de l'Apostolat*).

* * *

« Mon Dieu, faites-moi reconnaître votre action partout, en toute créature qui me blesse, en tout événement qui me traverse, aussi bien qu'en toute joie qui me dilate. Faites-moi pratiquement comprendre que, si les causes secondes sont variées à l'infini, la cause première reste unique, et cette cause, c'est Vous, Seigneur. La main est la même mais elle change de gant; elle a son gant de velours, son gant de crin, son gant de fer, selon qu'en me touchant elle me console ou m'afflige. Dieu, mon Dieu, c'est toujours votre bonne et tendre main qui vient serrer la mienne, pour me dire: « Je t'aime! » Mais une main, si douce soit-elle, quand elle serre avec un gant de fer, c'est toujours froid et dur, si ce n'est pas douloureux... Avec un gant de crin, c'est au moins exerçant. Nous ne voudrions jamais sentir que le gant de velours, mais celui-là, Seigneur, vous le ménagez peut-être plus que les autres... Faites à votre fantaisie, mon Maître, ne vous gênez pas avec moi, mettez le gant que vous voudrez, serrez tant qu'il vous plaira. Laissez-moi seulement cette filiale liberté d'ôter le gant et de baiser la main. »

DEUX HISTORIETTES DE KASEYE

par Sœur SAINTE-BERNADETTE ¹, M. I. C.

Cruauté des fourmis rouges

Au dire des Noirs, les fourmis rouges sont une branche cruelle de la famille des termites. Pour aller à la chasse, elles partent en colonnes serrées, marchant à la file. Ont-elles à traverser une rivière, elles s'accrochent les unes aux autres, s'entrecroisent si bien et si solidement qu'elles forment un pont suspendu sur lequel passe le gros de l'armée. Ont-elles la chance de surprendre une vache endormie dans un champ, elles l'attaquent en lui entrant dans les narines, les yeux et les oreilles. Si elles parviennent à l'exténuer, elles dévorent la pauvre bête en une nuit de sorte qu'au matin il ne reste plus que sa carcasse! Autrefois, quand un voleur de bétail passait en jugement devant le roi de la contrée, celui-ci ordonnait de lui lier les mains et les pieds et de l'exposer ainsi sur une termitière. Le lendemain on ne retrouvait du malheureux que les os! Voraces, les fourmis rouges sont de plus très difficiles à tuer. Seuls les renards, qui abondent ici, les dépassent en finesse. Très friand de termites, Maître Renard s'en va, sans faire mine de rien, la queue basse, balaie négligemment le sol, ramassant des colonnes de fourmis rouges. Celles-ci, dans l'espoir de manger ce balai magnifique, s'y cramponnent. C'est alors que le rusé compère tourne gentiment la tête, approche sa queue de sa gueule, et, d'un trait, enfile un succulent repas.

Mes grands élèves affirment avoir vu souvent cette scène dont La Fontaine aurait sûrement tiré une fable.

Gentillesse de deux lions...

Un jour, il n'y a pas de cela bien des années, un Père Blanc tua à Kaseye un *mphoyo*, espèce de gros orignal.

Content de sa chasse et n'ayant pas le temps de dépecer le gibier, car la nuit tombait, il tira la bête dans un coin de sa demeure qui ne comptait qu'une vaste pièce sans porte, se coucha et s'endormit du sommeil du juste.

1. Marie FYFE, de Laprairie.



HUTTE BÂTIE SUR UNE TERMITIÈRE

Soudain, un bruit insolite le réveille en sursaut. Ouvrant les yeux, il aperçoit deux énormes lions en train de dévorer son *mphoyo*. Glacé d'épouvante, le Missionnaire referme les yeux et, sans bouger, se demande ce qu'il doit faire. L'acte de contrition lui paraît l'unique chose opportune en pareille circonstance. Un temps long comme un siècle, puis il risque de nouveau un œil: les fauves sont toujours là qui déchirent la bête à belles dents. Osant à peine respirer, le prisonnier songe qu'il figure au menu après son *mphoyo*.

Un troisième coup d'œil... Oh! quel soulagement! Voilà que les lions, repus, retraitent sans même avoir l'idée de flairer le pseudo-dormeur. Sur le sol gisent les reliefs de leur souper nocturne... On dit que le Père, toujours en Mission dans la brousse, dort encore la porte de sa chambre grande ouverte...



C'est trahir le Saint-Esprit et renier Marie que de se refuser à transmettre le feu divin. Malheur à celui qui cache la lumière sous le boisseau et qui laisse le feu se recouvrir de cendres! Chacun, pour sa part, est responsable de la clarté ou des ténèbres qui règnent dans le monde, de la chaleur qui l'embrase ou du froid qui le glace.

S. Exc. Mgr SUENENS (*La Théologie de l'Apostolat*).

L'HABITATION

PAYSANNE

EN HAÏTI

par Sœur SAINT-PIERRE¹, M. I. C.

Je dis habitation, non pas dans le sens restreint que nous attribuons à ce mot chez nous, mais dans celui de propriété rurale d'un chef de famille entouré de ses fils et petits-fils.

Composée de plusieurs maisonnettes rassemblées autour d'une *caille* principale, l'habitation haïtienne présente parfois l'aspect d'un véritable petit bourg où l'on jouit d'une vie familiale intense et où joies et peines, travail et pain sont partagés dans la plus complète fraternité. C'est dans une de ces paisibles demeures paysannes que nous vous introduirons aujourd'hui.

De la route où circulent, ce matin, vendeuses avec leur traditionnel bac sur la tête et bourriques chargées de monceaux de nattes ou d'énormes *macoutes* remplies de légumes, nous apercevons tout à coup le magnifique flamboyant, arbre à floraison rouge, qui marque l'entrée de l'habitation du bon M. Paul. Laissons le grand chemin et, suivant un étroit sentier de moins d'un pied de largeur, montons en lacet la pente abrupte du morne au sommet duquel s'étend un assez vaste plateau. C'est là qu'amis de la solitude, les aïeux ont construit la première *caille*; c'est là que, petit à petit, les descendants se sont groupés près du toit paternel.

A mesure que nous avançons, de minuscules maisons blanches se devinent çà et là sous les manguiers et les cocotiers. Nous en comptons bien une dizaine lorsque nous pénétrons dans la cour en terre battue. Tout autour, les bourriques, les cabris et les poules se prélassent à leur aise. Près de la barrière, le maître de céans examine minutieusement sa récolte de café exposée sur un glacis aux chauds rayons du soleil.

— Bonjour, Monsieur Paul!

— Ah! *Mè-a-yo!* fait le propriétaire en se retournant vivement.

Pour sûr, le brave homme ne s'attendait pas à notre visite matinale. Ses saluts pleins de révérence et son bon sourire témoignent de son bienveillant accueil.

Large carrure, muscles et traits saillants, allure décidée, tout dénote en cet Haïtien l'énergique paysan rompu aux rudes travaux des champs, et aussi le chef respecté et obéi de sa progéniture.

A ce moment du jour, toute la cour est en animation et résonne des bruits les plus divers, depuis le chant du coq et le braiment de la bourrique jusqu'aux

1. Jeanne GUINOT, de Ville-Saint-Michel.

cris joyeux des enfants qui, munis de citrons piqués d'un bâtonnet, s'extasient devant les prouesses de leurs toupies nouveau genre!

Marietha et Sonia, deux fillettes de dix à douze ans, vannent le riz dans un coin en le secouant sur un *laïo*, tandis qu'aux mains de leurs aînées, Lévie et Jucia, les gros pilons de bois viennent rythmer cet orchestre champêtre en écrasant le *tom-tom* du dîner.

La maison du paysan est modeste: un toit de chaume coiffe les murs blanchis à la chaux; de la brique ou de la terre battue servent de plancher. Une table, quelques chaises et une étagère forment le mobilier de la première pièce; dans l'autre, un lit, une mallette ou une armoire et une *dodine* laissent la moitié de la chambre libre; c'est dans cet espace que les enfants dorment la nuit, étendus sur leurs nattes de paille.

Mme Paul nous accueille sur le pas de sa porte. Tout en causant, l'hospitalière paysanne verse à ses visiteuses une tasse de café d'Haïti, puis nous passons à la cuisine, petit ajoupa séparé de la maison. Par terre, un bon feu pétille entre quelques pierres qui supportent un gros chaudron de riz fumant.

M. Paul nous conduit ensuite au jardin pour nous faire admirer son important domaine. Les arbres ne manquent pas sur sa propriété, surtout les cocotiers: suivant la coutume du pays, on n'a pas omis d'en planter un à la naissance de chaque enfant. De vastes plantations de caféiers couvrent les pentes des mornes; et dans les vallons, le petit mil berce ses épis au gré de la brise. Plus près, poussent des caraïbes, des ignames et des patates sucrées, puis une bananeraie qui jette son ton clair dans cet immense tableau de verdure.



HABITATION HAÏTIENNE

Cette exploitation suppose un travail long et pénible; aussi dès avant l'aube voit-on le paysan haïtien se rendre aux champs muni de son inséparable machette (grand couteau à tout usage). Le torse nu sous un soleil de plomb, il peine sur la glèbe à longueur de journées. Sa femme l'accompagne au jardin où les semailles et le sarclage lui sont réservés.

Le soir, après le travail, il n'est pas de joie plus douce pour les terriens que celle de se réunir chez les grands-parents. A la lueur de la lampe, chacun y va de son histoire ou de ses devinettes, puis on se sépare pour le repos de la nuit.

Unie sur la terre, la famille haïtienne conserve encore pour ses défunts un inviolable attachement. Près des demeures s'élèvent des mausolées qui perpétuent le souvenir des êtres chers dormant là leur dernier sommeil. Puissent les âmes de ces braves gens se retrouver toutes un jour pour la fête éternelle chez *Papa bon Dié!*



Le Bienheureux Théophile Vénard

par M. le Chanoine F. TROCHU

(Suite)

« On veut absolument que je sois un habile médecin, un fameux astronome, un devin, un prophète à qui rien n'est caché. Un bon nombre de visiteurs me prient sérieusement de leur apprendre leur destinée. Puis on m'interroge sur l'Europe, la France, ou pour mieux dire sur le monde entier. Cela me fournit l'occasion d'éclairer ces pauvres gens sur une foule de points au sujet desquels ils ont les idées les plus bizarres. Je tâche surtout de leur enseigner la voie du salut, mais les Annamites ont l'esprit léger, ils n'aiment point parler de choses sérieuses, à plus forte raison de philosophie et de religion. Leur cœur est assez bon, ils me témoignent de l'intérêt et de la pitié...

« Cependant, ajoute le saint captif, je dois dire que tout n'est pas rose et parfum. Si le plus grand nombre me montrent de la sympathie, il y a des gens qui m'insultent et se moquent de moi... Que Dieu leur pardonne! » Ces gens-là, des témoins nous les font connaître: c'étaient des petits mandarins ou des scribes du tribunal, haineux et pédants. Théophile, au bout de peu de jours, se fit une loi de ne plus leur adresser même un regard.

Ce que pouvaient être les plaisanteries de ces grossiers personnages, auxquels se joignaient des libertins de la ville, trop aisément on le devine. En termes voilés, le jeune missionnaire parle lui-même des « propositions incroyables » qui lui sont faites. Mais alors, il proteste: ces goujats, il « les rappelle à l'ordre », il les « sermonne vertement ».

Contrairement à ce qu'on pouvait croire, les satellites de garde autour du prisonnier, à part de rares exceptions, se montrèrent pour lui pleins d'égards. « Côté, le centurion qui les commandait, atteste Dominique le soldat, leur avait défendu toute parole et tout geste un tant soit peu impolis.

« Un jour, le nommé Dinh se permit de demander au Père s'il avait une femme. Tout rougissant, le prêtre reprit ce vaurien sur un ton sévère: « Tu parles comme un écervelé », lui jeta-t-il. Dinh ne recommença plus.

« Une autre fois, raconte encore Dominique, un des soldats casernés comme moi dans la citadelle s'amusa à dessiner une croix sur le chemin que le Père suivait en récitant ses prières. « Ne fais pas le sot », lui dit le missionnaire. »

Le plus souvent, les gardes s'adressaient à lui pour le questionner sur l'Europe. A ceux qui lui demandaient pourquoi il avait abordé aux rives du Tonkin, il répondait: « J'y suis venu uniquement pour prêcher la vraie foi, par amour pour les âmes. » Et volontiers, s'il voyait les questionneurs attentifs, il expliquait le sens de telles paroles.

Dans les premiers temps de sa détention, Théophile vit s'arrêter devant sa cage un notable de la ville.

« Pourquoi donc, maître, lui demanda cet homme aux manières polies, pourquoi êtes-vous entré dans ce royaume, sachant que le gouvernement y proscriit les Européens ?

— C'est que je suis prêtre, répondit simplement le prisonnier, et j'ai eu pitié de vos âmes. Je ne suis venu parmi vous que pour vous annoncer l'Évangile, c'est-à-dire le chemin du vrai bonheur. »

Ce païen, une âme droite sans doute, parut touché de cette affirmation. Il réfléchit un moment, puis il reprit:

« Mais ici, c'est le dernier supplice qui vous attend!

— Oh! fit Théophile avec son bon sourire, je le souffrirai de grand cœur. »

* * *

Heureusement, peu à peu les visiteurs allèrent se raréfiant. D'autre part, le prisonnier s'accoutuma aux rumeurs toutes proches du prétoire, au va-et-vient incessant des soldats dans la cour de la citadelle; tout cela finit par ne plus le distraire des saintes pensées qui hantaient son esprit. Son chapelet passé au cou, les mains jointes, les paupières baissées, il demeurait là comme abîmé dans l'oraison. Si un simple curieux survenait alors pour lui parler, il rouvrait les yeux au bruit des pas, faisait signe qu'il ne répondrait point, puis il retombait dans le recueillement. En toute vérité, il pouvait écrire à l'évêque-coadjuteur: « Mon cœur est paisible comme un lac tranquille! »

Le bon Dominique s'aperçut qu'il faisait ses diverses prières à des heures marquées. En effet, dans son étroite prison, Théophile continuait de suivre point par point son règlement de prêtre-missionnaire.

« Il avait avec lui, dans sa cage, a raconté Paul Moi, un petit bréviaire, et il le tenait ouvert fréquemment; je l'ai vu moi-même plus d'une fois réciter son office, assis paisiblement entre ses barreaux. »

Plus d'une fois, on le vit prendre l'attitude de l'adoration. Sans doute, à ce moment, sa pensée s'envolait-elle vers quelque lointain tabernacle: Théophane faisait sa visite au Saint Sacrement!

A la tombée du jour, on lui permettait de sortir un peu. Il en profitait pour réciter son rosaire. C'était, paraît-il, merveille de le voir aller et venir, silencieux, « sans l'ombre d'anxiété ni de crainte sur son visage ».

Nul bruit de chaîne: on n'eût même pas dit qu'il portait des fers, tant il mettait d'habileté à les dissimuler dans les plis de ses vêtements.

A plusieurs reprises, le Père Ven s'aventura jusque dans les prisons de la citadelle. Ce fut vraisemblablement avec l'agrément de Cò, et peut-être escorté par lui. Il eût bien voulu découvrir un prêtre indigène, le Père Khoan, qu'on y tenait alors enfermé. Malheureusement, il n'y parvint pas: ce futur martyr attendait son dernier jour dans la réclusion la plus sévère. Du moins Théophane eut la consolation de revoir Pierre Khang et Jean-Baptiste Luong. Les deux catéchistes se soutenaient fraternellement l'un l'autre. La visite du Père leur causa une joie indicible. Certaine après-midi, il les trouva étendus, les pieds serrés dans les entraves que les gardes ne leur mettaient d'habitude que pendant la nuit. Sur-le-champ, il exigea qu'on les délivrât de ces instruments de supplice, la cangue les tourmentant assez déjà. Et, chose étonnante, les geôliers obéirent.

L'instant venu, docilement le prisonnier de Jésus-Christ réintégrait sa cage. C'était l'heure qu'attendait Dominique pour converser un peu avec lui; il était sûr d'ailleurs d'être toujours bien accueilli. L'un des gardes venait d'apporter un vase d'eau bouillante. Théophane, à qui le mandarin avait fait donner du thé de Chine, en préparait lui-même une infusion pour son jeune ami. Volontiers alors Dominique ouvrait son âme, et le missionnaire lui-même, interrogé sur son pays et sur sa famille, se retrempeait dans ses plus chers souvenirs. « A mes questions, rapporte Dominique, le Père ne dédaigna jamais de répondre avec familiarité et gaieté... » Il le conseillait aussi. « Je lui avouai, continue notre soldat, que trop souvent, en accomplissant mon service, je foulais aux pieds — sans mauvaise intention, il est vrai — les croix étendues devant les portes. « Il faudra confesser même cela », me répondit-il. La situation de ce chrétien mêlé à la soldatesque païenne était bien délicate. Cependant Théophane n'était pas d'avis qu'il abandonnât le service du vice-roi: tant que durerait la persécution, sa place lui permettrait de secourir ses frères dans les chaînes. « Donc, pour le moment, concluait le missionnaire, ne vous déclarez pas chrétien: il y aurait à cela de trop graves inconvénients; mais plus tard, il faudra remplir fidèlement les lois de la religion. » — (A suivre)



Au moment de mettre sous presse, nous apprenons le décès, en territoire communiste, de S. Exc. Mgr J.-L.-A. Lapière, p. m. é., évêque de Szepingkai, en Mandchourie.

Profondément affligée de la perte de ce vénéré Pasteur et Père des Missions de Mandchourie, la Communauté des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception offre à la Société des Missions-Etrangères de Pont-Viau ses plus sincères condoléances et l'assurance de ses pieux suffrages pour le repos de l'âme du regretté disparu.



Au Noviciat

Au Journal du Noviciat

10 septembre 1952

Privilège assez rare pour des novices qui doivent demeurer « canoniquement » dans la maison du Noviciat, il nous est permis quelquefois d'aller nous promener en très lointains pays! C'est que nous avons le bonheur d'accueillir de sympathiques missionnaires qui, par leur personnalité et leur éloquence, savent nous transporter en un instant à leur champ d'action.

Aujourd'hui, S. Exc. Mgr Louis Collignon, O. M. I., évêque des Cayes, nous fait débarquer dans l'île d'Haïti. Rien de plus naturel pour ce bon *papa*, — ainsi le nomment les Haïtiens, — que de nous parler de sa grande famille diocésaine! Et rien de plus facile pour nous que de nous imaginer y appartenir! Déjà nous nous voyons exerçant notre zèle là-bas...

C'est tout un problème pour l'évêque missionnaire que de procurer à ses ouailles l'instruction religieuse dont le grand nombre ne possèdent pas les notions fondamentales. « Combien y a-t-il de sacrements? » Le vieillard qui s'était héroïquement plongé dans l'étude aura peine à vous les énumérer malgré de pénibles efforts de mémoire; le petit garçon et la petite fille qui semblent prêts à recevoir la confirmation et l'Eucharistie hésiteront à répondre à des questions faciles parce que le professeur laïque qui les a catéchisés n'en savait guère plus qu'eux. « Tête-là dure », soupieront-ils comme excuse. Mais qui donnera, dès l'enfance, la souplesse à ces intelligences avides de vérité? qui enseignera la voie droite à toutes ces bonnes volontés?

Les dix années d'épiscopat de Mgr Collignon ont été consacrées, en grande partie, à résoudre ce problème. Aussi avec quelle fierté bien légitime ce pasteur zélé ne parle-t-il pas de son diocèse, de ses nouvelles écoles, de ses postes de catéchisme, de ses jeunes organisations d'Action catholique, de ses missionnaires plus nombreux qu'autrefois, et même de ses futurs religieux autochtones. « Mais, ajoute-t-il, Haïti catholique manque encore d'écoles confessionnelles, de catéchistes compétents, de professeurs religieux. »

L'invitation qui suit se devine aisément. Nous ne demandons pas mieux que d'y répondre! Toutes, nous irons avec joie retrouver nos cinquante Sœurs aînées qui se dévouent actuellement aux Cayes. Mais il nous faut tout d'abord mettre en pratique le conseil que nous laisse en partant notre illustre visiteur : commencer par être de ferventes novices dans notre cher Institut. Ce sera le meilleur moyen de nous assurer le privilège d'aller réellement moissonner plus tard, soit dans ce beau coin du champ du Père, soit dans quelque autre « d'un pôle à l'autre ».

Nécrologie



M. le Curé A. Castonguay, **St-Agapit**; Rév. Sœur Marie-Marguerite-de-Savoie, des RR. SS. de Sainte-Anne; M. Ernest Lacombe, **Rivière-du-Loup**, père de notre Sœur Sainte-Jeanne-d'Arc; M. Joseph Labonté, **Gentilly**, père de notre Sœur Sainte-Cécile; Mme Téléphore Sauvé, **Marieville**, sœur de notre Sœur Saint-Raphaël; M. François Blais, **Chicoutimi**, frère de notre Sœur Eugénie-de-Jésus; M. Lauréat Tremblay, **St-Fulgence**, frère de notre Sœur Pierre-Julien; Mme Joseph Jetté, **Crabtree-Mills**, grand-mère de notre Sœur Marie-Albini; M. Paul Favreau, **St-Constant**; Mlle Joséphine Campeau, M. Eusèbe Ancil, Mme Edgar Ouellette, Mme Odias Hélie, Mlle Ida Vigneault, Mme Charles Brouillette, Mme Donat Trudel, Mme Jean Charlebois, **Montréal**; Mme B. Longo, **Laval-Ouest**; Mme Édouard Chapleau, Mme Alfred Audette, **Outremont**; Mme Thomas Richard, **Rosemont**; M. Anthime Paquette, Mme Camille Bastien, **St-Vincent-de-Paul**; Mme Alfred Latour, **Ville-Jacques-Cartier**; M. Lucien Deguire, **St-Laurent**; Mme Barbe, **St-Martin**; M. Edmond Ouellette, **Pointe-Claire**; M. Adrien Girard, **St-Valentin**; Mme L. P. Lemonnier, **Ste-Geneviève**; M. Dieudonné Gemme, **St-Amable**; M. Hector Saint-Cyr, **Delson-Village**; Mme Adolphe Chéné, Mme Joseph Labrosse, **Oka**; Mme Léon Chagnon, **L'Acadie**; Mlle Exilia Drapeau, **Iberville**; Mme Hormisdas Filion, **St-Sauveur-des-Monts**; Mme Horace Sigouin, **Mont-Tremblant**; M. Alphonse Landry, **Brébeuf**; M. Sergius Émard, **Val-Barrette**; Mlles Jeannine et Jeannette Morin, **Notre-Dame-de-Pontmain**; Mme Moïse Painchaud, MM. Ernest et Maurice Poirier, **Lac-Saguay**; Mme Bazinet, **La Présentation, St-Hyacinthe**; Mme Wilfrid Pellerin, **St-Béatrix**; M. Isidore Dubeau, **St-Félix-de-Valois**; Mme Pierre Nadeau, **Joliette**; Mlle Anna Racette, **St-Julienne**; M. J.-A. Duval, M. Ferdinand Lachance, **St-Calixte**; Mme Rodrigue Bergeron, Mlle Aimée Aubin, Mlle Anna Bellerose, **St-Gabriel-de-Brandon**; Mme Philorum Poitras, **L'Épiphanie**; Mme Paul Chevalier, **St-Ignace-de-Loyola**; Mme Amable Toussaint, M. John Hébert, Mme J.-H. Poirier, M. Hector Pelletier, Mme André Beauregard, **Maniwaki**; M. Wilfrid Sylvestre, **Bourlamaque**; M. Joseph-Almanzor Poirier, Mme Wenceslas Plante, **La Tuque**; M. Joseph Saint-Pierre, **St-Léon**; Mme Téléphore Vincent, **Ste-Ursule**; Mlle Annette Lemire, **Trois-Rivières**; M. Réal Gagnon, **St-Justin**; Mme Albert Delisle, **Ste-Croix**; M. Julien Demers, **Ste-Émilie**; Mme Auguste Plourde, **Lévis**; M. J.-V. Richard, **St-Pamphile**; Mme Luc Bélanger, **Petit-Matane**; Mme Horace Plourde, **Rivière-du-Loup**; M. Charles Lavoie, **Baie-St-Paul**; M. Réal Tremblay, Mme Arthur Allard, **Notre-Dame-de-la-Doré**; M. F.-X. Maltais, **Ste-Anne de Chicoutimi**; M. Ernest Keys, **Matapédia**; Mme Ludger Sanit-Pierre, **St-Just**; Mme Ludger Lapointe, M. Adélaré Girard, Mme Padoue Tremblay, **Jonquière**; M. Alexandre Beauceage, Mme L.-A. Dubois, **Roberval**; Mme René Bouchard, **Ste-Marguerite-Marie**; Mme Alfred Chiasson, **Ste-Jeanne-d'Arc**; M. Joseph-Louis Gagné, Mme Auguste Gagné, M. A. Hudon, M. Ludger Tremblay, M. Louis Pilote, M. Elz. Rousseau, **Mistassini**; Mme Pitre Savard, **St-Augustin**; Mme Ulysse Bouchard, **St-Cœur-de-Marie**; M. Origène Bouchard, **Ile-Maligne**; M. René Tremblay, **Arvida**; M. Joseph Marceau, **Rumford, Maine**; M. Clodomir Roy, **Bristol, Conn.**; M. et Mme Arthur Faribault, **New-York**; Mme Rose Gaudette, **Springfield, Mass.**

UNE messe est célébrée chaque semaine dans la chapelle des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception aux intentions de leurs abonnés au PRÉCURSEUR et de tous leurs bienfaiteurs défunts.

Maisons des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

AU CANADA

- MAISON-MÈRE**, 2900, chemin Sainte-Catherine, Côte-des-Neiges, Montréal (26).
NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal (9).
OUTREMONT, 314, chemin Sainte-Catherine, Montréal (8).
HÔPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue Lagauchetière, Montréal (1).
NOMININGUE, comté de Labelle, P. Q.
RIMOUSKI, P. Q.
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.
QUÉBEC, 651, rue Saint-Cyrille.
VANCOUVER, Hôpital Oriental, 236, rue Campbell.
VANCOUVER, Hôpital Général, 3080, rue du Prince-Édouard.
TROIS-RIVIÈRES, 466, rue Bonaventure.
GRANBY, 35, rue Dufferin.
GRANBY, 279, rue Principale.
CHICOUTIMI, rue du Cénacle.
SAINTE-MARIE-DE-BEAUCE, P. Q.
SAINT-JEAN, P. Q., 430, rue Champlain.

AUX ÉTATS-UNIS

- MARLBOROUGH**, Mass., 187 Pleasant St.

EN CHINE

- CANTON**, 135, Tai San Road.
KOWLOON, 103 Austin Road, Hong Kong.

EN MANDCHOURIE

- SZEPINGKAI**, Mission Catholique.
PAITCHENGTZE, Mission Catholique.

AU JAPON

- KORIYAMA**, 96 Toramaru, Koriyama Shi, Fukushima Ken.
WAKAMATSU, 480, sakae machi, Aizu Wakamatsu.
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku.

AUX ÎLES PHILIPPINES

- MANILLE**, 1111, rue Narra.
MANILLE, Gagalangin, Corner S. del Rosario & Antipolo.
LAS PINAS, Rizal.
MATI, Davao.
DAVAO, Davao Province.

AUX ANTILLES

- LES CAYES**, Haïti.
LES COTEAUX, Haïti.
ROCHE-À-BATEAU, Haïti.
PORT-SALUT, Haïti.
CAMP-PERRIN, Haïti.
MIREBALAIS, Haïti.
LIMBÉ, Haïti.
CAP-HAÏTIEN, Haïti.
MERCEDES, Province de Matanzas, Cuba.
MARTI, Province de Matanzas, Cuba.
MANGUITO, Province de Matanzas, Cuba.
LOS ARABOS, Province de Matanzas, Cuba.
MAXIMO GOMEZ, Province de Matanzas, Cuba.

EN AFRIQUE

- KATETE MISSION**, Katete P. O., Nyasaland, B. E. Africa.
MZAMBAZI, Mzimba P. O., Nyasaland, B. E. Africa.
RUMPHI MISSION, Njakwa P. O., Nyasaland, B. E. Africa.
KARONGA MISSION, Karonga P. O., Nyasaland, B. E. Africa.
KASEYE MISSION, Fort Hill P. O., Nyasaland, B. E. Africa.
VUA MISSION, Deep Bay P. O., Nyasaland, B. E. Africa.

À MADAGASCAR

- MORONDAVA**, Madagascar.

EN ITALIE

- ROME**, via Giacinto Carini, 8.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa

